

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 30.

Montréal, Jeudi, 26 Juillet 1883.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## SOMMAIRE

TEXTE : Saint-Jean de Matha, par Giulio.—M. Blain de St-Aubin.—Dom Bosco, par Saint-Genest.—Soutenance théologique.—Chopin.—Tout est bien qui finit bien, par Germain Picard.—Grève des opérateurs télégraphiques.—Les cannibales du Caucase.—Choses et autres.—Excursion à Trois-Rivières.—Amour et larmes par Mary (suite et fin).—Nos gravures : Le général Bouet et le contre-amiral Courbet ; Le Tonkin ; Ernest de Bouteiller ; Madame Dica-Petit.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Une charmante histoire circassienne sur un baiser.— Les échecs.

GRAVURES : Le général Bouet ; Le vice-amiral Courbet ; Tonkin : Position des pavillons noirs sur le fleuve rouge ; La citadelle d'Hanoi ; Un poste de pavillons noirs ; Mme Dica-Petit ; M. E. de Bouteiller sur son lit de mort.

## SAINT-JEAN DE MATHA

Avec leurs hauts sommets, que les Alpes sont belles !

dit le petit savoyard de Guiraud. Montagnard de caractère et de cœur, il joue sur le bord du précipice où je tremble. Ni les rochers à pic, ni les gorges profondes n'ont de charmes pour moi : s'ils m'étonnent, ils m'effraient ; je puis les admirer, je ne saurais les aimer. Enfant du vallon aux pentes douces et à la cime boisée, je ne me sens à l'aise que dans le vallon.

Voilà pourquoi j'ai aimé Saint-Jean de Matha.

Quel océan lécha autrefois le dos arrondi de ses coteaux granitiques ? Quelles vagues taillèrent, souvent à l'équerre, ses durs cailloux ? Quelle main sema d'érables et de sapins ses vallons ? Quel ouvrier creusa ses lacs limpides, traça le cours de ses ruisseaux et ménagea le roulement de ses chutes imposantes ? L'histoire ne le dit point. Mais l'âme le devine. Dieu, le grand artiste, s'est servi de tous les agents de la nature pour préparer au Canadien, à l'entrée des régions montagneuses, une place où il puisse se reposer et se préparer à de nouvelles conquêtes.

L'habitant l'a compris. Il y a trente ans, il vint joyeux asseoir son humble chantier au milieu des grands bois. Sous les coups répétés de sa hache laborieuse, les pins roulèrent sur le coteau et les plaines onduleuses se montrèrent prêtes à se laisser déchirer par la charrue et à recevoir une semence qu'elles rendraient au centuple. Grâce au travail, aujourd'hui l'aisance règne en ces lieux autrefois désolés. Le chantier a été partout remplacé par une maison de bois propre et spacieuse ; là où se courbait, sous l'effort du vent, le pin sombre et stérile, ondule, à la brise, un froment gras et abondant, et partout, quelques fleurs cultivées avec soin, attestent que, sans avoir lu Horace, les habitants de cette belle paroisse ont su mêler en tout lieu l'utile et l'agréable. Si parfois le rocher nu se présente à la vue sur la crête des montagnes, il n'a rien qui désole : il ne semble être resté là que pour ménager des contrastes et pour rappeler, avec le pin qui l'ombrage, les longues luttes de l'homme avec la nature vierge.

Au milieu de ces vallons semblables à ceux du Bas-Maine, je cherchais mes Bas-Vestiers ou du moins quelque chose qui me les rappelât. Est-ce désir de les revoir ? est-ce imagination ? ou bien est-ce réalité ? J'ai cru les retrouver. Si illusion il y a, il n'y a sûrement pas injure : les Bas-Vestiers de là-bas en seront fiers comme un père est fier d'un fils qui lui ressemble, et ceux d'ici, j'aime à le croire, ne rougiront pas de la comparaison que j'ose faire.

Quand, avant l'aube, du vallon élevé que j'habite, je vois les mamelons noirs s'éclairer graduellement des pâles rayons de l'aurore et que le soir, sous le reflet des nuages rougeâtres aux franges dorées, je considère les grandes ombres s'allongeant et tremblotant dans la plaine ; quand je repose mes yeux sur l'herbe verdoyante des pâturages ou sur la cime des érables touffus ; quand surtout je m'enfonce dans le chemin creux taillé à pic dans le granit au gros grain et que je respire l'odeur du sarrasin en fleurs, tous mes rêves d'écolier, tous mes souvenirs d'enfance se réveillent à la fois. J'invoque la muse dès longtemps sourde à ma voix d'homme à cheveux grisonnants, j'entends la chanson mélancolique du vieux pâtre que j'aimais, je pense

aux courses à mulet dans les gorges dangereuses et je retrouve, qui voudrait s'offenser de cette petite gourmandise ? la galette, bonne toujours, mais jamais aussi bonne pourtant que sous un toit de chaume, avec un verre de cidre de poires, après trois lieues faites de rocher en rocher sous un soleil d'été. Cette avant-garde des Laurentides, oui, c'est pour moi la branche cadette des collines de Normandie, sans ses vieux donjons toutefois, sans ses ruines couvertes de lierre, sans la petite maison blanche, hélas ! que je ne revois plus qu'en rêve, mais que j'aime toujours au réveil.

Je ne l'ai peut-être pas assez fait ressortir dans ma petite étude sur le Bas-Maine : le paysan est spirituel. Il est rare qu'il n'ait pas toujours en main un clou pour toute cheville, et comme il sait le river ! un Irlandais même en aurait pour tout son *wit*. A Saint-Jean de Matha, l'habitant n'a pas dégénéré. On voit à première vue qu'il est compris dans la zone du *pays fin*. Quand, une pipe à la bouche, il commente à la porte de l'église, le sermon du curé ou encore, quand il discute, devant la maisonnette qu'on appellera par euphémisme la mairie du village, sur l'emplacement d'une nouvelle maison d'école, il sait faire plus d'une allusion salée et tirer plus d'une ruse de son sac. Quel dommage que des habileurs politiques viennent parfois détourner l'attention de cette bonne population de leurs intérêts locaux auxquels ils peuvent s'entendre et la porter sur des questions excitantes et pour le moins inutiles ! Mais passons sans faire de médisances !

Sans faire de médisances !... c'est contre nature. J'en évite une et je tombe dans une autre. Chez le Bas-Vestier, la chicane ne *voit* pas seulement, elle a toujours *la nappe mise*. Mes voisins m'assurent qu'au Bas-Maine canadien, l'esprit normand vit toujours ; je n'en crois rien, en dépit des juges de Joliette ; je le note pourtant, par respect pour les mauvaises langues. Au moins, on ne dira pas de Saint-Jean de Matha ce qu'on dit, bien à tort sans doute, de mon village devenu ville :

Gorron, ville de renom  
Trois faux témoins pour un oignon.

Il y a trop de foi à Saint-Jean pour que le faux témoin s'y trouve. D'ailleurs, les oignons y sont rares et, partant, les juifs plus rares encore.

Saint-Jean de Matha a certains autres traits de ressemblance avec mon Gorron : les morts y dorment en paix, comme partout, et cependant, de leurs tombes, s'ils s'éveillent, ils embrassent un magnifique horizon. Qu'il ferait bon reposer là, près de l'autel, à la porte des vivants et aussi près du ciel bleu que sur la montagne de Montréal ! Aussi, à Saint-Jean de Matha, on n'oublie pas les morts.

Les vivants ne s'en plaignent pas. L'esprit de famille supplée au manque de ressources. Encore en reste-t-il pour l'étranger. Le pain de sarrasin se partage tous les jours plus facilement que le pain blanc et les *poulets à quatre pattes* que les dindons à deux. Bientôt, sous l'impulsion de leur zélé curé, ils vont bâtir une église de pierre là où une chapelle de bois, à peine suffisante pour une moitié de la population, s'élève maintenant. Nous pouvons le prédire d'avance : Notre-Seigneur recevra la meilleure part, et l'habitant n'en sera pas plus pauvre, ni l'étranger moins bien reçu.

Les chaînes de l'esclave brisées dans une main et la bourse dans l'autre, Saint-Jean de Matha est beau sur l'autel de l'église paroissiale. Il est encore plus beau dans le double esprit qu'il inspire au prêtre et aux fidèles qui l'invoquent comme un père et l'imitent comme un patron. Assis un instant à leur table hospitalière, je ne puis leur dire ma reconnaissance en termes plus appropriés qu'en ces vers du cardinal Pie, de douce et rafraîchissante mémoire :

Le souvenir est un pain que l'on goûte,  
Quand des beaux jours les festins ont cessé,  
Pain triste et doux que le temps sur sa route,  
Laisse pour nous au désert du passé.

Dans cette vie où notre âme voyage,  
L'on sent bien moins la fatigue venir,  
Quand l'amitié comme un pain qu'on partage,  
En plusieurs parts partage un souvenir.

Le souvenir, l'amitié et d'autres liens encore, oui, toujours et pour toujours !

GIULIO.

## M. BLAIN DE ST-AUBIN

Nous avons déjà annoncé dans ces colonnes la mort de M. Blain de St-Aubin, arrivée à Ottawa le 9 courant. Les lecteurs de *L'Opinion Publique* partageront les regrets que nous a causés la perte de M. Blain. Ils ont pu apprécier son talent littéraire si varié, son goût délicat, sa profonde connaissance de la langue.

Depuis plus de vingt-cinq ans qu'il était en Canada, M. Blain a éparpillé dans une foule de journaux et de revues ses chroniques, ses vers et ses chansonnettes si vives, si animées, que l'on entendra encore longtemps dans nos salons. Il a su donner à ces productions légères de son esprit un tour charmant et un accent de franche gaieté gauloise.

A son arrivée à Québec, M. Blain fut nommé professeur de français des enfants de lord Monck, alors gouverneur du Canada. Il entra vers 1865 au bureau des traducteurs français. Connaissant parfaitement l'anglais, très maître de sa langue, M. Blain était un de nos rares traducteurs de mérite. Sous sa plume exercée, l'anglais ne prenait pas une tournure iroquoise, et n'affichait pas une série de contresens comme cela ne se voit que trop souvent dans les traductions, surtout dans les journaux.

M. Blain n'avait que 48 ans lorsque la mort est venue le saisir, juste au moment où il touchait à la réalisation d'un projet qui lui promettait de longues années de bonheur à lui et à son intéressante famille, à laquelle nous offrons nos sincères condoléances.

## DOM BOSCO

Dom Bosco est un prêtre italien qui jouit en ce moment d'une grande réputation de sainteté en Italie. Il a fondé l'œuvre du Refuge des petits Enfants à Paris et ailleurs. Lors de son voyage à Paris, au printemps dernier, presque tous les journaux ont parlé de ce grand chrétien. Nos lecteurs aimeront à faire connaissance avec dom Bosco. Nous leur mettons donc sous les yeux une lettre qui les renseignera :

TURIN, 1883.

J'ai voulu profiter de mon séjour à Turin pour visiter la maison de dom Bosco. Quand, l'année dernière, il était venu passer une journée à Menton, je le lui avais promis.

J'avoue qu'au premier abord, l'attitude, la physionomie du saint ne m'avaient pas frappé. Dom Bosco n'est pas l'homme du premier moment. Au début d'une conversation générale, tout le monde tient plus de place que lui.

Comme il s'exprime difficilement en français, il reste dans la pénombre, puis peu à peu, des mots dits à voix basse, brillent comme des petites lueurs. Ces lueurs grandissent. Bientôt le silence se fait, on ne regarde plus, on n'entend plus que lui. Alors, quand on observe bien ce visage, on retrouve là le masque de l'homme créé par Dieu pour quelque chose.

Ces êtres-là sont d'une race à part. Ils vivent dans le temps et dans l'espace, sans connaître rien des événements humains, sans être jamais troublés ni arrêtés par ce qui nous occupe chaque jour : Aussi sont-ils invariablement traités de fous ; c'est le grand signe distinctif... Fous sublimes qui passent à travers la misérable espèce, douée de bons sens.

L'heure que je prenais pour aller à Turin était à la fois la meilleure et la pire. La meilleure, car dom Bosco est une actualité parisienne aujourd'hui—la pire, car étant à Paris, il ne pouvait me recevoir à Turin.

Du reste, quand on connaît le refuge d'Auteuil, l'oratoire de Valdocco n'a rien de frappant ; c'est beaucoup plus grand, mais bien moins poétique. Ce qu'il y a de surprenant, ce n'est donc pas ce que vous voyez là, c'est ce que vous entendez dans la ville, dans le peuple, c'est la légende de dom Bosco.

Chaque quartier a son histoire qui montre bien le caractère de l'homme. Par exemple, il faut entendre

conter dans les faubourgs comment le pauvre Barthélemy Girelli a donné naissance à cette grande œuvre.

C'était un petit vagabond qui errait dans les rues de Turin... Par hasard il entre dans la sacristie au moment où dom Bosco revêtait les ornements sacrés.

Précisément le vieux sacristain cherchait un enfant de chœur pour dire la messe. Apercevant tout à coup cette tête de moineau qui passait à travers la porte, il trouve que ce petit est de bonne prise, l'attrape, et comme le petit résiste, lui applique quelques bonnes taloches.

L'enfant pousse des cris perçants. Dom Bosco intervient, rassure l'enfant, et s'aperçoit que s'il refuse de servir la messe, c'est qu'il ne sait rien des choses de la religion.

Le soir même, dom Bosco lui apprend à faire le signe de croix ; le lendemain, il reçoit un de ses petits camarades... Et l'œuvre est créée.

Alors commence cette lutte héroïque entre dom Bosco et toutes les forces de la société et de la nature, coalisées contre lui, lutte que M. d'Espiney a si admirablement résumée dans son intéressant volume (1). On croit assister à une féerie. Il semble que l'esprit du mal veuille décourager cet homme ; car il a tout contre lui.

D'abord, il installe son refuge dans sa propre chambre, pauvre petite cellule, qui peut bien contenir cinq personnes, une partie des enfants est dans l'escalier, le reste dans les corridors. Aussi, est-ce un bouleversement terrible dans la maison. Bientôt, tout le monde se plaint, il faut déguerpir et dom Bosco s'envole avec sa nichée.

Une grande dame le recueille dans une espèce de pigeonnier, à l'hospice Sainte-Philomène. Dom Bosco y fait son nid, appelle de nouveaux petits et commence ses fameuses écoles du soir. Déjà paraît cette magie de parole, cette douceur, cette charité qui le font adorer du peuple. Mais à peine ces écoles sont-elles organisées que les ennemis de dom Bosco lui font enlever son pigeonnier.

Un beau matin, les gens du quartier regardant, dom Bosco s'est envolé avec sa nuée de moineaux. Qu'est-il devenu ? On le retrouve sur la place devant la chapelle Saint-Martin, plus vivace et plus confiant que jamais. "Mes enfants, dit-il gaiement, les choux ne peuvent faire grosse et belle tête que si on les transpose. C'est donc pour notre bien que nous sommes transplantés ici."

Et en effet il trouve tout pour le mieux, chaque jour il conduit son monde au catéchisme et comme il a désigné un groupe de chanteurs, son passage est signalé par des chants et des cantiques. Du plus loin qu'on l'entend, le peuple accourt : "Voilà dom Bosco ! Voilà dom Bosco !"

Mais avec le succès les difficultés augmentent. Comme trois cents enfants ne peuvent prendre leurs ébats sans déranger la paix du quartier, bientôt les voisins se plaignent, le syndic se fâche, il faut encore déguerpir.

Là-dessus dom Bosco s'envole et va s'abattre près de l'église de Saint-Pierre-ès-Liens ; mais à peine est-il posé là que le recteur se plaignant d'être troublé dans sa quiétude, il faut partir de nouveau.

Cette fois, où aller ? Bah, il reste le plein air. Le bon Dieu, pense dom Bosco, ne traitera pas plus mal les petits enfants qu'il ne traite les oiseaux.

Il lout un pré, s'y installe et vit comme dans l'Évangile, alors que Notre-Seigneur parcourait les bourgades de Judée suivi de ses disciples et de la foule du peuple, n'ayant pour abri que la voûte étoilée.

Tout se fait en plein air. Pour la confession, dom Bosco assis sur un tertre passe un de ses bras autour du cou du petit pénitent agenouillé. Faute de cloches, on réunit le jeune bataillon au moyen d'un tambour et d'une trompette sortis ou ne sait d'où ; après quoi, les enfants vont entendre la messe à l'église voisine, mangent comme ils peuvent et retournent dans leur pré du val d'Occo.

C'est une trop douce vie encore. Les propriétaires prétendent que le piétinement des enfants détruit jusqu'aux racines de l'herbe et signifient leur renvoi. On y garderait un troupeau de moutons, on n'y supporte pas le pauvre troupeau de dom Bosco.

En même temps, il perd sa position de directeur. Tout est contre lui. Ne tentez plus l'impossible, lui disent ses amis. La divine Providence vous indique clairement qu'elle ne veut plus votre œuvre.

"—La divine Providence, s'écrie-t-il, m'a envoyé ces enfants, et je n'en repousserai jamais un seul, croyez-le bien. J'ai l'invincible certitude qu'elle viendra à mon secours, et puisqu'on ne veut pas me louer un local, j'en bâtirai un avec l'aide de Marie. Nous aurons de vastes bâtiments, capables de recevoir autant d'enfants qu'il en viendra. Nous aurons des ateliers de tous genres, pour qu'ils apprennent un métier selon leur goût ; nous aurons des cours et des jardins ; enfin, nous aurons une belle chapelle et des prêtres nombreux."

Il est décidément fou, disent les meilleurs. Il com-

promet le clergé ! C'est une œuvre qui n'est pas digne de l'Église. Il faut l'enfermer pour le traiter et le guérir.

On prévient le directeur de la maison d'aliénés, en lui recommandant d'agir avec douceur envers le pauvre malade.

Deux ecclésiastiques se procurent une voiture bien fermée et vont trouver dom Bosco dans sa petite chambre.

Ce qui est important, c'est de bien constater la folie :

—M. l'abbé, malgré tout, vous voulez donc construire un oratoire ! Vous croyez que cela est possible ?

—Certainement, messieurs.

—Eh bien, nous allons faire une petite promenade, et nous causerons pendant la route.

—La voiture est à la porte. Montez, monsieur l'abbé.

—Je n'en ferai rien, je sais trop le respect que je vous dois. Après vous, messieurs.

Impatients de ces façons, les deux ecclésiastiques montent les premiers. Mais, au lieu de les suivre, voilà que dom Bosco, prompt comme l'éclair, ferme la portière et s'écrie :

—En route ! à l'établissement !

Le cocher, prévenu qu'il devait partir au premier signal, enlève ses chevaux d'un coup de fouet et arrive d'un trait dans la cour de la petite maison. Le portail se referme et le directeur paraît, suivi de plusieurs infirmiers.

—C'est une abomination, s'écrient les deux ecclésiastiques.

—Là, là, calmez-vous, fait le directeur. On ne m'avait annoncé qu'un pensionnaire, mais j'ai de la place pour deux. Vous serez fort bien ici.

—Misérable ! insolent !

—Peste, mais ce sont des fous furieux. Si vous n'êtes pas sages, on va vous faire donner une douche et mettre la camisole.

Et là-dessus on les enferme, et sans l'intervention de l'aumônier, ils y seraient encore. Pendant ce temps, dom Bosco s'enfuit et court retrouver ses petits qui l'attendent.

Que faire ? Cette fois tout espoir semble perdu. On se réunit une dernière fois dans le pré, c'est comme la station au jardin des Oliviers. "Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie dom Bosco, la tête prosternée contre terre, que votre sainte volonté soit faite. Mais abandonnez-vous mes orphelins. Inspirez-moi ce que je dois faire."

Tous les petits, à genoux autour de lui, sont là les yeux au ciel, attendant avec confiance. A ce moment arrive un brave homme qui lui dit : "Ma foi, monsieur l'abbé, mon confrère Pinardi a bien un hangar à vous donner, mais le toit est si bas que l'on ne peut se tenir debout sans baisser la tête, c'est comme ces baraques où les missionnaires vont prêcher les sauvages."

—Ça ne fait rien, dit dom Bosco, on creusera un peu le sol ; quand Monseigneur viendra, il sera peut-être obligé d'ôter sa mitre, mais mes enfants seront à l'abri.

Et, en effet, au bout de quelques jours, sept cents enfants se pressent dans le hangar. Dom Bosco est sauvé. En vain ses ennemis veulent-ils renouveler leurs persécutions ; en vain le vicaire municipal, marquis de Cavour, veut-il susciter contre lui une formidable opposition, dom Bosco a le roi pour lui ; le soldat et le prêtre s'entendent, et des offrandes royales arrivent avec cette suscription : "Aux petits drôles de dom Bosco."

Dom Bosco comprend que l'heure de Dieu est venue ; il se met en route et va trouver sa mère aux Becchi.

—Ma mère, lui dit-il, voici l'œuvre que j'ai entreprise ; voulez-vous quitter votre toit, renoncer à votre vie paisible et venir partager mes labeurs.

—Partons, mon enfant, répond la vaillante femme.

Et le 3 novembre, la mère et le fils se mettent en route à pied, le bâton à la main, l'un avec son bréviaire sous le bras, l'autre avec un gros panier de provisions.

—Où vas-tu ainsi, mon pauvre Bosco ? lui dit l'abbé Vola, qu'il rencontre en route. Comment pourras-tu te tirer d'affaire ?

—Je n'en sais rien, la Providence y pourvoira !

—Tiens, je n'ai que ma montre, mais je veux au moins que tu la prenes.

Alors commence, entre cette mère et ce fils, cette vie sublime, vie de lutte, de dévouement qui est restée populaire dans toute l'Italie. Pendant qu'elle fait la cuisine, c'est lui qui puise l'eau, scie le bois, allume le feu, confectionne la polenta, et, s'il y a un pantalon à recoudre, il s'y met bravement.

Il s'est procuré un fenil dans le voisinage de l'oratoire. Il fait mettre de la paille fraîche et quelques couvertures ; quand les couvertures manquent, il y a des sacs. Quant au réfectoire, chacun s'assied comme il peut. Les uns dans la cour, sur une pierre, les autres sur les marches du perron.

Comme il ne peut nourrir que cinquante enfants à la fois, il les reçoit par séries, comme les invités de Compiègne et de Fontainebleau. Le dimanche matin, on voit un petit bataillon sortir du hangar, se ranger devant la porte, pendant que le nouveau arrive ; puis,

après une courte prière, les uns s'envolent et les autres les remplacent.

Mais, quand le soir dom Bosco voit ses petits vagabonds sans asile, son cœur souffre trop. On a beau lui dire que, administrativement, c'est très bien organisé ainsi, il n'accepte pas cette réglementation-là.

Il lui reste quelques lopins de vignes de l'héritage paternel, il les vend. Sa mère fait venir elle-même tous ses présents de noces, son beau linge auquel elle tenait tant, ses derniers bijoux, tout est vendu, tout est donné.

Bientôt des centaines d'enfants sont logés, de nouveaux oratoires se créent, le nom de dom Bosco commence à courir à travers l'Italie, c'est le moment psychologique. Il est célèbre et, par dessus tout, il est populaire.

C'est l'époque des légendes que le peuple aime tant à conter. Toutes ces histoires sont charmantes et expliquent bien la puissance de dom Bosco. Malheureusement, il faudrait trop de colonnes de ce journal pour les dire.

Un jour, par exemple, un jeune étudiant se fait administrer par lui.

—Eh bien ! François, cela te fait de la peine de quitter ce pauvre monde, lui dit dom Bosco ; veux-tu encore rester avec nous ou partir !

—Eh ! mon père, je ne sais trop, répond François, donnez-moi jusqu'à ce soir pour réfléchir.

—Ma foi, pense-t-il après, j'ai été bien sot de n'avoir pas répondu que je voulais aller de suite au paradis ; si dom Bosco me le promet, je suis sûr de mon affaire.

—Eh bien ! mon père, dit-il le soir, je suis décidé, faites-moi partir.

—Il n'est plus temps, mon pauvre François, lui réplique dom Bosco, tu guériras, tu vivras encore quelque temps, et prépare-toi à souffrir beaucoup.

Et en effet, le pauvre étudiant a beaucoup souffert par la suite. Et de là le mot populaire : "Quand on veut aller au ciel, il ne faut pas hésiter avec dom Bosco."

Une autre fois, touché des sentiments que lui montraient les pauvres petits détenus, à qui il avait prêché une retraite, il s'en va trouver le directeur de la prison et lui demande de les emmener à la campagne.

Le directeur bondit de surprise :

—Mais, monsieur l'abbé, pensez-vous donc que les soldats du roi n'aient pas d'autre besogne que celle d'aller conduire de tels garnements ?

—Qui vous parle de soldats, monsieur le directeur ? Je me charge de tout, et il n'y aura aucune évasion.

Chose singulière, le crédit de dom Bosco est tel, que le *ministère Rallazi accorde la permission*. Au jour indiqué, trois cents cinquante enfants sortent en bon ordre, guidés par dom Bosco, calme et souriant, qui les emmène à cinq lieues de Turin.

La plus grande préoccupation de tous, c'est de ne pas faire de peine à *padre Bosco*. Quand ils le voient un peu fatigué, ils chargent sur leurs épaules les provisions que portait un âne attaché à la caravane, forcent dom Bosco à monter sur l'animal et le ramènent triomphalement à la ville. Le soir, en rentrant, pas un enfant ne manque à l'appel.

Ce sont des légendes, répondront les sceptiques, cela a été arrangé... Soit, mais le fait éclatant, indéniable, c'est celui-ci :

Il y a quarante ans, un pauvre prêtre, debout sur un tertre, disait à de petits orphelins : "Chantez, mes enfants, chantez les louanges du Seigneur, et dans cet endroit même s'élèvera une belle église, où plus tard vous viendrez reprendre ces cantiques..." Pauvre fou ! répondaient les sages !

Aujourd'hui, à cette même place, s'élève l'église de Saint-François de Sales, qui contient plus de douze cents enfants. Autour de cet oratoire, d'autres s'élèvent, non seulement en Italie, mais dans l'Europe, dans le monde, chez les sauvages, chez les Patagons, à Buenos-Ayres, à Montevideo... Voilà ce qui n'est pas de la légende, voilà ce qui est indiscutable.

Plus de cent cinquante mille enfants recueillis, plus de six mille prêtres sortis de ces maisons ! Et cela sans subsides, rien que par des dons volontaires, comme l'Œuvre d'Auteuil. Telle est la réalité.

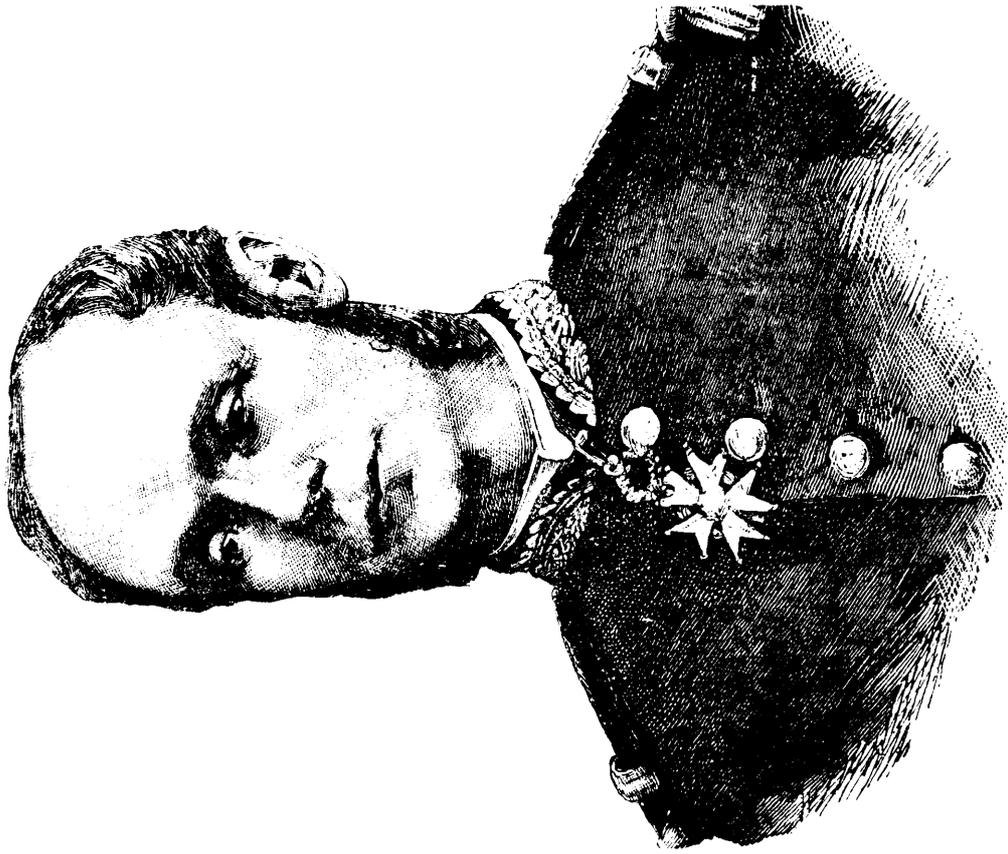
Le fou avait dit : Je tenterai l'impossible ! Il avait tout contre lui. Il avait les indifférents et les sceptiques, il avait les ennemis de l'Église ; et hélas ! des puissants de l'Église, pas un secours, pas un appui, et il a triomphé.

Oh ! puissance de la foi ! Puissance plus forte que la raison, plus forte que l'entendement humain ! Certes, des Œuvres comme celles de M. de Lesseps prouvent déjà ce que peut la volonté, mais ce sont des Œuvres utiles, pratiques, qui s'adressent à des intérêts !

Pour se faire suivre, M. de Lesseps disait : "Venez, vos vaisseaux auront un passage plus rapide, et les actionnaires auront d'énormes dividendes !" Mais pour les Œuvres de Dieu, il n'y a pas d'intérêts, il n'y a pas de dividendes ; tout ce que l'on peut dire, c'est : "Venez, venez vous sacrifier ; venez donner votre argent." Et ces fous trouvent des fous pour les suivre.

Si l'œuvre de Saint-François de Sales me semble considérable, c'est parce qu'au milieu de l'athéisme actuel,

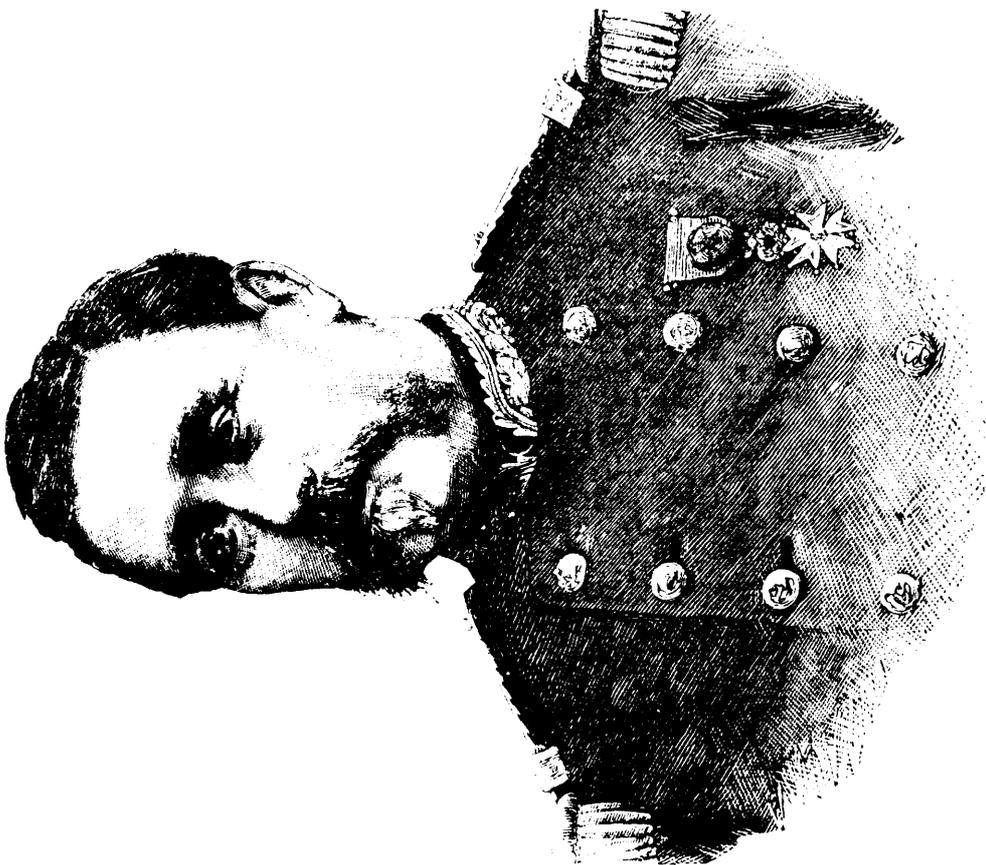
(1) L'ouvrage du docteur Charles d'Espiney est le plus remarquable et le plus complet qui ait été écrit sur dom Bosco.



LE VICE-AMIRAL COURBET

COMMANDANT EN CHEF DE LA DIVISION NAVALE DES CÔTES AU TONKIN

D'après la photographie de M. Appert.



LE GENERAL BOUET

COMMANDANT SUPÉRIEUR DES TROUPES FRANÇAISES AU TONKIN

D'après la photographie de M. Appert.

elle fait bénir le nom de Dieu ! C'est parce qu'elle montre comment on peut toujours reprendre de l'influence sur le peuple.

Et la vraie manière en France d'honorer dom Bosco, ce n'est pas de l'acclamer à son passage et de couper des morceaux de sa robe, c'est de faire comme lui. L'Italie est de beaucoup moins riche que la France, la France devrait faire au moins autant que l'Italie.

Nous avons bien un dom Bosco à Paris, mais d'abord il faudrait que sa maison fût aussi grande que celle de Turin. Et il faudrait ensuite avoir des dom Bosco dans toutes les villes de France !

SAINT-GENEST.

## SOUTENANCE THÉOLOGIQUE

Le lundi 25 juin, le Souverain Pontife a présidé, au Vatican, dans la salle Clémentine, une dispute théologique soutenue par les élèves du Collège *Urbano* de la Propagande.

Le sujet de la dispute était de *operationibus divini circa creaturas*. Le R. D. Louis Pâquet, canadien, et M. Jean-Marie Woltrink, allemand, ont soutenu les thèses contre M. Démétrius Radu, romain, élève du collège grec ruthène, et M. Barthélemy Dalton, élève du collège irlandais.

Dix-huit cardinaux assistaient à cette dispute, après laquelle le Souverain Pontife a adressé aux élèves de bienveillantes paroles d'encouragement et de satisfaction pour les progrès qu'ils ont faits dans l'étude de la *Summa Theologica* de l'Ange de l'École.

M. l'abbé L. Pâquet, dont il est parlé plus haut, est neveu de Mgr B. Pâquet et de M. L. Pâquet, du Séminaire de Québec.

## CHOPIN

En 1828, il quitta sa patrie et visita Berlin, et l'année suivante il fut à Vienne, à Prague, Toplitz et Dresde. Partout le succès fut égal à son talent, et on aime à voir dans ses lettres avec quel plaisir d'enfant, quelle gaieté de cœur il jouissait de tout ce qu'il voyait et entendait.

Une fois, après un voyage de plusieurs jours dans les diligences allemandes, qui sont si lentes, il fut bien agréablement surpris, en arrivant au relais, d'apercevoir dans une des chambres un grand piano, et plus surpris encore de le trouver d'accord—grâce sans doute au goût musical de la famille du maître de poste. Il s'assit immédiatement et se mit à improviser, comme il le faisait si bien ; un à un les voyageurs entrèrent, attirés par les sons mélodieux ; l'un d'eux, dans son extase, laissa même éteindre sa bien-aimée pipe. Le maître de poste, sa femme et ses deux filles, se joignirent bientôt au groupe des auditeurs. Oublieux de son audience, de son voyage, du temps écoulé, de tout, hors de sa musique, Chopin continua de jouer et ses compagnons écoutaient ravis, lorsqu'ils furent tirés de leur extase par une voix de stentor qui fit vibrer les vitres en criant :

—Les chevaux sont prêts, messieurs !

Le maître de poste jura contre l'interrupteur—le postillon—et les voyageurs lui lancèrent des regards furieux. Chopin se leva immédiatement, mais il fut aussitôt entouré par son audience qui le suppliait de continuer.

—Mais nous sommes ici depuis longtemps déjà, dit Chopin en consultant sa montre, nous devrions être à Posen maintenant.

—Restez et jouez encore, grand artiste, s'écria le maître de poste, je vous donnerai les chevaux du courrier si vous voulez rester quelque temps encore.

—Laissez-vous persuader, supplia la femme du maître de poste, le menaçant en quelque sorte de l'embrasser.

Pouvait-il résister ! Il reprit sa place devant l'instrument.

Quand enfin il s'arrêta, la servante parut apportant du vin ; la fille aînée de la maison servit l'artiste d'abord, les voyageurs ensuite, puis le maître de poste proposa la santé de Chopin, et tous d'applaudir.

Les femmes, enthousiasmées, remplirent la caisse du carrosse du meilleur vin et des meilleurs comestibles qu'il y eût dans la maison, et enfin, quand l'artiste fut prêt à partir, son hôte, espèce d'Hercule, l'enleva dans ses bras et le porta dans la voiture.

Bien des années après, Chopin rappelait encore avec plaisir ce petit incident, assurant que tous les éloges de la presse lui paraissaient moins flatteurs que les hommages de ces modestes admirateurs de sa musique.

Il eut de brillants succès dans toutes les villes où il passa ; toujours il remporta la palme. Mais au milieu de cette excitation, de cet enivrement, jamais il n'oublia sa patrie et sa famille : ses lettres à ses parents, à ses sœurs sont toujours gaies et toujours affectueuses.

On a retiré 19 nouveaux cadavres du steamer le *Daphné*, coulé dans le port de Glasgow.

## TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

I

—Veux-tu que je te présente à M<sup>me</sup> de Préval ? disait à son ami Léon d'Albeuse, Alfred Trichet, jeune avocat déjà presque célèbre, et depuis quelques mois seulement, heureux époux d'une femme aimée. M<sup>lle</sup> de Préval est une blonde ravissante...

—Présente-moi, je le veux bien ; mais je n'augmenterai pas le nombre des prétendants à la main de M<sup>lle</sup> Alice.

—Tu n'aimes pas les blondes ? Eh bien ! M<sup>lle</sup> Mathilde Ricourt est une brune adorable.

—Brune ou blonde, peu importe ! Je ne veux pas me marier.

—Comment ! toi que j'ai connu si empressé auprès des jeunes filles, si galant avant ton départ de Paris, toi, l'un de nos plus jeunes, l'un de nos plus aimables capitaines, tu ne veux pas te marier ? Un an de garnison dans cette petite ville, deux ans de séjour en Afrique ont-ils donc à ce point changé l'ami dont nous avons tous autrefois envié les succès ?

—Non, mon ami, non. Je n'ai pas trente-deux ans et mon cœur ne bat plus. Mais ce n'est pas mon séjour dans une petite ville, ce ne sont pas mes campagnes en Afrique, sois-en bien certain, qui en ont arrêté les battements.

Léon d'Albeuse était devenu pâle. Il garda le silence pendant quelques instants... Le quadrille venait de finir, les danseuses avaient regagné leurs places ; les danseurs avaient repris leurs conversations interrompues, et l'orchestre se taisait... Léon prit l'avocat par le bras ; il traversa les salons, jetant à peine un regard distrait sur les jeunes personnes devant qui il passait, et conduisit son ami dans une serre à peu près déserte en ce moment. Tous deux s'assirent dans le coin le moins éclairé, auprès d'un palmier, et l'officier reprit la parole :

—Non, mon ami, dit-il, je ne me marierai jamais. Ne crois pas cependant que j'ai pris cette résolution par goût pour la vie de garçon. Je sais mieux que personne combien elle est vide, et je n'ai, Dieu merci, aucune des mauvaises habitudes, je devrais peut-être dire aucun des vices qui la rendent si chère aux célibataires endurcis. Je ne suis d'ailleurs nullement égoïste, et j'ai, comme tant d'autres jeunes gens, rêvé une union heureuse avec la femme choisie entre toutes. Ce rêve s'est réalisé pour toi, et c'est un grand bonheur...

Il fit une pause longue... Raoul le regardait sans répondre, pour ne pas troubler sa méditation... Enfin, par un mouvement brusque, il secoua la tête, comme s'il faisait un effort sur lui-même, et dit :

—Tu sais que je partis subitement de Paris, il y a quelques années. J'avais obtenu un congé, et je donnai pour prétexte à mon départ une affaire imprévue qui rendait nécessaire ma présence au château d'Albeuse. Il n'en était rien. J'allai à Trouville où se trouvait alors, avec sa famille, une jeune personne que je croyais déjà pouvoir considérer comme ma fiancée.

—Je l'avais rencontré l'hiver précédent chez le général Cordier, mon compatriote et mon protecteur. C'était une belle fille de vingt ans à peine, aux magnifiques cheveux noirs, aux grands yeux noirs pleins de feu, au port de reine, et charmante avec sa grâce exquise et son air de pudique réserve. Dès le premier abord, j'avais été séduit, et mon admiration était devenue de l'amour, et un ardent amour, quand j'avais été à même d'apprécier les qualités de son cœur, la supériorité de son esprit et ses talents naturels développés par une éducation plus soignée que ne l'est généralement celle des femmes du monde les plus distinguées elles-mêmes. Musicienne incomparable, elle eût pu lutter avec les plus célèbres pianistes de l'époque, et possédait une voix de contralto qui eût procuré gloire et fortune à une cantatrice de profession, mais que peu de personnes avaient été à même d'apprécier, car elle ne se faisait entendre qu'en petit comité.

—Je lui plus. Le général voulut bien parler pour moi, je fus admis à l'hôtel de..., je ne veux pas le nommer, et mon père devait demander officiellement la main de celle que j'aimais avant la fin de l'été. Le mariage pouvait être célébré au mois de décembre, quand j'aurais reçu les épaulettes de capitaine. Je devais être compris dans la prochaine promotion.

—Sur ces entrefaites, la famille de Lucie, elle se nommait Lucie, partit pour Trouville où, comme je te l'ai dit, j'allai bientôt la rejoindre. Là, nous n'avions plus à nous préoccuper de l'étiquette ; nos rapports devinrent plus fréquents et plus faciles. Nous nous rencontrions plusieurs fois par jour, où nous faisons de longues causeries, à la promenade, au casino, partout. J'étais de toutes les parties, j'organisais les excursions, et bien qu'il n'eût pas encore été entre nous question de l'avenir, j'avais tous les privilèges d'un prétendant agréé. Cela dura trois semaines, les plus belles de ma vie, les dernières qui aient été heureuses pour moi.

—J'étais tout à mon bonheur, quand je reçus de ma mère une lettre bien triste. Elle m'annonçait que mon père était gravement malade et m'appelait auprès de

lui. J'allai faire mes adieux à mes amis. Les témoignages de l'affection la plus sincère me furent prodigués. Lucie surtout me parut très sensible à mon chagrin et triste de mon départ. Ses parents cherchèrent à me rassurer : « Ils espéraient que mon père se remettrait promptement et comptaient me revoir bientôt. » Je partis un peu consolé.

—Hélas ! je trouvai mon père beaucoup plus souffrant que je ne l'avais cru. Je me fis son garde-malade, passant les jours et les nuits à son chevet ; j'eus recours aux plus illustres médecins de Paris ; ni la science des docteurs, ni le dévouement de ma mère, ni mes soins de tous les instants ne purent triompher du mal. La catastrophe fut à peine retardée de quelques jours, et mon père mourut.

—Ce fut un coup terrible pour moi. Tu sais combien j'aimais mon père et combien il était digne d'être aimé ! Je ne songeai plus qu'à la perte irréparable que je venais de faire. Je demandai une prolongation de congé et je restai auprès de ma mère, dont ma présence pouvait seule adoucir la douleur, et qui avait besoin de moi pour régler les affaires de la succession. Nous avions d'assez grandes propriétés, dont plusieurs étaient à fin de bail, et des sommes importantes engagées dans diverses entreprises.

—Un mois s'écoula, pendant lequel je reçus deux lettres du général Cordier. La première m'apportait ses compliments de condoléances et ceux de la famille de Lucie ; la seconde m'annonçait le départ de nos amis pour leur château, en Bourgogne, et le changement de garnison de mon régiment, envoyé dans le Midi.

—Enfin, toutes nos affaires réglées et mon congé touchant à sa fin, nous quittâmes Albeuse, ma mère et moi, pour nous rendre à Paris. Là nous descendîmes chez une de mes tantes, veuve comme ma mère, et qui avait proposé à cette dernière de vivre désormais en commun, proposition qui avait été acceptée avec empressement. Les deux sœurs avaient toujours été très unies ; elles n'avaient donc à craindre ni froissements, ni collisions d'intérêts dans l'avenir. Nous fîmes, en effet, accueillis d'une manière si affectueuse, que ma mère en reçut une grande consolation, et que je n'eus plus aucune inquiétude à son égard.

—Ma première visite fut pour le général. Je le trouvai bienveillant comme toujours ; mais quand je lui dis que j'avais l'intention de passer par la Bourgogne, en me rendant à mon corps, et de m'arrêter chez le père de Lucie, il me parut embarrassé. Il se tut pendant un instant ; puis, me regardant bien en face :

—Vous êtes un homme, lieutenant ? me dit-il.

—Sans doute, général, répondis-je, très étonné de ce début. Mais pourquoi...

—Parce que... parce que... N'allez pas en Bourgogne, mon ami.

—Il est arrivé malheur à...

—Non... pas comme vous l'entendez...

—J'étais devenu pâle ; mon cœur battait à se rompre, et mes mains tremblaient.

—Remettez-vous, d'Albeuse, reprit le général. Vous êtes un soldat, que diable !

—Parlez, mon général ; je suis prêt à tout entendre, répondis-je.

—Les paroles du général sont gravées là (le jeune officier montra son front), et je pourrais te les répéter sans en changer une seule. Mais je n'en ai pas le courage.

Raoul prit les mains de son ami :

—Tais-toi, lui dit-il. Rentrons dans le bal et tâche d'oublier... pour une heure.

—Non, répondit Léon ; je n'oublie jamais, et j'oublierai moins encore là... où tout me rappellerait le passé.

Il sourit amèrement et reprit :

—Ecoute donc la fin de mon... roman. Je serai bref, mais tu sauras tout. Ma mère me croit consolé ; je suis un homme heureux, aux yeux de tous mes camarades... Seul, tu connaîtras ma secrète douleur, et je pourrai crier devant toi sans honte et sans crainte quand je souffrirai trop.

—Voici en quelques mots ce que me dit, avec force circonlocutions, le général, qui n'est pas grand parleur, mais qui voulait à tout prix adoucir le coup à porter.

—Peu de jours après mon départ de Trouville, un jeune attaché d'ambassade avait été présenté à la famille de Lucie. Il était aimable et très distingué ; il fut bien accueilli. Tu sais comme les liaisons sont faciles dans les villes comme Trouville pendant la saison des bains. On y devient amis intimes en deux jours. Cela n'engage à rien ; l'on ne se connaît plus, de retour à Paris. Le jeune attaché fut bientôt le boute-en-train de la société que je venais de quitter, l'organisateur de toutes les parties, l'homme indispensable, en un mot. Or, un jour qu'on était allé se promener en mer, le vent fraîchit tout à coup. On voulut regagner la terre, mais à quelque cent mètres du rivage, un coup de barre imprudent fit virer de bord trop brusquement, et l'embarcation, prise en flanc par la lame, chavira.

—Aux cris de détresse poussés par les naufragés, un canot, monté par deux maîtres baigneurs, sortit promptement d'une petite anse voisine et fut dirigé vers le lieu du sinistre ; mais il serait arrivé trop tard, si l'at-

tache d'ambassade avait eu moins de sang-froid et d'énergie. Pendant que le patron de l'embarcation renversée secourait le père de Lucie, qui se débattait près de lui et le suppliait de sauver sa femme et sa fille, le jeune homme avait ramené la première au moment où elle allait disparaître, et l'avait confiée au fils du patron, robuste gars de dix-huit ans et matelot déjà expérimenté. Puis il s'était élancé à la recherche de Lucie, qui était assez bonne nageuse, mais qui, brisée par l'émotion et gênée par ses vêtements, luttait avec peine contre les flots. D'une main vigoureuse il l'avait saisie et s'était dirigé vers le rivage en la soutenant de son mieux. Cependant, ses forces s'épuisaient, et il désespérait d'atteindre la terre avec son précieux fardeau, quand les sauveteurs l'aperçurent et le recueillirent, ainsi que les autres naufragés. Les deux femmes, à demi mortes de frayeur et de fatigue, s'évanouirent en débarquant. Les premiers soins leur furent donnés dans la chaumière des baigneurs, et, dès qu'elles purent être transportées, on les plaça sur des brancards et l'on reprit le chemin de Trouville.

— Tu devines le reste. Lucie devait à un homme la vie de sa mère et la sienne : elle fut reconnaissante : Aima-t-elle ? Je veux l'ignorer. Mais elle accepta les assiduités de son sauveur. Celui-ci demanda sa main qui lui fut accordée ; et, quand je vis le général, les bans devaient être incessamment publiés à Sainte-Clotilde.

— J'étais parvenu à me contenir pendant tout le temps qu'avait duré cette confidence, quelque pénible qu'elle fut pour moi, mais je sentais que je ne pourrais être plus longtemps maître de moi. Je me levai, dès que le général eut cessé de parler, et je lui serrai les mains sans prononcer une parole.

— Du courage ! me dit-il, du courage, mon pauvre d'Albeuse !

— J'en aurai, mon général, répondis-je. Mais permettez-moi de me retirer. J'ai besoin de me remettre... Vous comprenez ?...

— Je comprends. Allez, mon ami, allez.

Les sanglots me montaient à la gorge. Je me sauvai en hâte et je m'enfermai dans ma chambre où je pleurai pendant toute la nuit.

Le lendemain, je fus assez fort pour cacher mon désespoir à ma mère ; je lui fis mes adieux comme si rien ne s'était passé depuis la veille, et je partis pour Carcassonne, où se trouvait mon régiment.

Là je repris mon service ; calme en apparence, évitant les réunions joyeuses des jeunes officiers, et travaillant avec une ardeur qui faisait l'étonnement de mes camarades. Les jours s'écoulaient ainsi sans être trop pénibles, mais les nuits... Les nuits, partagées entre le cauchemar et l'insomnie, étaient horriblement douloureuses.

Deux mois après, je fus nommé capitaine, et cette nomination, que j'avais cru devoir attendre pour demander Lucie à son père, ne me causa aucune joie. Elle venait trop tard et ne changeait rien à ma vie.

L'expédition de Tunis fut décidée. Je demandai à faire partie du premier corps d'armée qui fut envoyé en Afrique. J'espérais pouvoir m'oublier moi-même au milieu des fatigues et des dangers, et peut-être... La fièvre et les balles des Kroumirs m'ont épargné, et me voilà.

Je vis solitaire autant que cela m'est possible. Je ne ris plus... je n'ai rien oublié.

— Pauvre Léon ! dit Raoul, pauvre Léon ! aie patience. Le temps est le seul guérisseur des cœurs endoloris.

GERMAIN PICARD.

(La fin au prochain numéro.)

### Grève des opérateurs télégraphiques

L'Union télégraphique qui vient de se mettre en grève, compte 8,000 membres dont 1,000 femmes. Voici les noms des compagnies que cette grève affecte particulièrement :

Au Canada : la Great North Western et la Mutual Union ; aux Etats-Unis : la Western Union, Mutual Union, American Rapid, Baltimore et Ohio, Commercial, New-York American District, et la New-York Mutual District Telegraph Co., ainsi que le Metropolitan Telephone Co., de New-York et la Chicago Telephone Co., de Chicago.

Voici les principaux griefs allégués par les grévistes :  
Section 1—Étant convaincu que le bien-être physique et moral de l'homme exige au moins un jour de repos sur sept, nous demandons que le travail du dimanche soit aboli ou tout au moins qu'il nous soit payé comme travail extra.

Section 2—Nous demandons de plus que le travail de jour soit limité à huit heures et le travail de nuit à sept. Que les femmes reçoivent le même salaire que les hommes.

Section 3—Que l'augmentation de salaire de quinze pour cent que nous avons déjà demandée, nous soit accordée.

Ce qui précède concerne surtout les employés américains.

Au Canada il y a quelques différences dont voici les plus saillantes.

Le travail du dimanche sera payé à raison de quarante cents de l'heure.

Augmentation de salaire, dix pour cent pour les salaires au-dessus de \$65 ; quinze pour cent pour les salaires de \$45 à \$65 ; vingt pour cent pour les salaires de \$35 à \$45, et que les salaires les plus bas soient de \$35.

### LES CANNIBALES DU CAUCASE

Les naturels océaniens ne sont pas les seuls à déguster la chair humaine et à lui attribuer de cabalistiques influences. D'après un journal russe, le *Yerskita Wedomosti*, cette superstition aurait des adhérents dans le Caucase.

A la suite d'une surveillance active, le fossoyeur du village de Nauruson, district de Naltschik, qui avait fréquemment remarqué des traces de pas autour des tombes, surprit une nuit un inconnu sortant du cimetière avec un paquet volumineux sous le bras.

Il fit filer le promeneur nocturne et, retournant au cimetière, s'aperçut que la terre avait été fraîchement remuée autour de la tombe d'un enfant enterré la veille. Ses soupçons s'accrurent et sa surprise ne fut que médiocre, en fouillant, de trouver la fausse vide. Plus de doute, l'homme avait emporté le cadavre.

Sur la dénonciation du fossoyeur, la police fit une descente chez l'inconnu, qui jouissait dans le village de la réputation de sorcier, et qu'elle trouva accroupi devant un feu vif sur lequel fumait une marmite. Une forte odeur de graisse se dégageait de l'eau en ébullition dans laquelle nageaient des morceaux de chair humaine.

Le sorcier ayant refusé d'expliquer la provenance de cette chair, une perquisition fut faite. Elle amena la découverte d'un certain nombre de crânes d'enfants et de la moitié du petit cadavre récemment volé.

Devant le mutisme obstiné du misérable, les agents questionnèrent sa fille—une jeune personne de vingt ans, maigre, osseuse, aux yeux hagards et d'une expression bestiale.—Celle-ci raconta que son père déterrait depuis longtemps les cadavres d'enfants, qu'il en mangeait la chair et qu'il utilisait la graisse pour en faire des spécifiques merveilleux.

Pour la forcer au silence, ajouta-t-elle, son père l'avait menacée de la dévorer elle-même.

Les deux complices sont aujourd'hui en prison.

### CHOSSES ET AUTRES

Mgr Gravez, évêque de Namur (Belgique), est mort.

Une dépêche annonce que les pèlerins canadiens sont arrivés à Lourdes samedi dernier, tous en bonne santé.

François Coppée, qui sollicite un fauteuil à l'Académie française, est âgé de 40 ans.

Lord Carnarvon s'embarquera pour le Canada le 23 d'août.

M. A. Richardson, de Saint-Michel, a été nommé registrateur du comté de Napierville.

L'élection du Dr Gaboury, le nouveau député de Laval, est contestée.

Le lieutenant-col. d'Orsonnens s'est embarqué samedi pour l'Europe.

Hier a été célébré le 46<sup>e</sup> anniversaire de la consécration de Mgr Bourget.

M. Hicks, principal de l'École Normale McGill, depuis trente ans, s'est démis volontairement de sa charge.

L'honorable M. Caron a promis que des soumissions seraient demandées sous peu pour la construction du "drill shed" de Québec.

M. N.-A. Coste est arrivé de France avec sa famille pour s'établir à Amherstburg, où il a acheté des terres d'une étendue considérable.

Le grand prix de la Reine au concours de tir de Wimbledon, a été gagné par le sergent McKay, du 1<sup>er</sup> régiment de Sutherland.

Le cuirassé français, le "Bayard," amiral Courbet, est parti de Saïgon pour aller renforcer la flotte française au Tonquin.

Le candidat conservateur à Halifax, à la place de M. Richey, devenu lieutenant-gouverneur, est M. Starnes, marchand et fabricant.

L'Association de la Presse, à Montréal, a pris des ar-

rangements pour faire une réception cordiale aux membres de la presse d'Ontario, le 7 août prochain.

Tous les renforts envoyés au Tonquin y sont arrivés. Vu les pluies et la chaleur, les opérations ne commenceront qu'à la fin de septembre.

Hanlan a conservé son titre de champion. Ross, son adversaire, a été vaincu à Ogdensburg, N.-Y. On s'y attendait.

Le célèbre Dr Vulpian, de Paris, a été mandé à Froshdorff pour donner ses soins au comte de Chambord.

D'après une dépêche reçue d'Angleterre, le Conseil Privé permet au gouvernement local l'appel du jugement de la Cour Supérieure dans l'affaire des timbres judiciaires.

L'hon. M. Caron, ministre de la milice, est parti pour rejoindre sa famille à la Rivière-du-Loup, où il séjournera pendant six semaines. A son retour, il visitera le camp des volontaires à Cobourg.

Notre feuilleton, *Amour et Larmes*, finit avec ce numéro. La semaine prochaine nous en commencerons un autre qui a pour titre : *Le Moulin Rouge*, par Xavier de Montépin.

Un correspondant du Caire porte à six cents le chiffre des décès causés par le choléra, en Egypte, dans la journée de vendredi. On a resserré le cordon autour d'Alexandrie. L'épidémie continue à se propager.

A cause du choléra qui ravage l'Egypte, une proclamation sera lancée sous peu par le gouvernement canadien pour établir une stricte quarantaine sur tous les vaisseaux arrivant au Canada des ports de la Méditerranée.

Prendre un journal et refuser d'en payer le montant de l'abonnement, est assimilé au vol par la nouvelle loi postale des Etats-Unis, et la personne coupable de cet acte est sujette à une poursuite criminelle, tout comme si un voleur ordinaire eût volé au propriétaire du journal le montant de l'abonnement.

Dans le concours de tir qui a eu lieu dernièrement à Wimbledon (Angleterre), pour la coupe Kolapore, entre les tireurs anglais, irlandais, écossais et canadiens, ce sont les tireurs anglais qui ont remporté le prix. Ils ont obtenu 698 points sur un total possible de 840. Les tireurs canadiens viennent bon seconds avec 679 points. Depuis que ce concours a été établi, en 1871, les Canadiens ont remporté le prix trois fois, en 1872, 1875 et 1881.

Ma femme, malade depuis longues années, a subi tous les traitements connus, a essayé de tous les remèdes sans obtenir de résultats satisfaisants. Il y avait longtemps que j'entendais parler des Amers de Houblon et de tout le bien que ce remède faisait dans beaucoup de maladies. Après deux mois de traitement par les Amers de Houblon, ma femme recouvra la santé. Depuis dix-huit mois la guérison est complète. Ma femme ne s'en est plus ressentie.—H. T. ST. PAUL.

### EXCURSION A TROIS-RIVIERES

La grande excursion organisée par un comité de typographes, que nous avons annoncée la semaine dernière, aura lieu samedi, 4 août prochain, à bord du splendide vapeur *Canada*, qui est nolisé pour la circonstance. Les organisateurs n'ont rien négligé pour donner à cette fête tout l'attrait possible. Pendant le voyage, aller et retour, les Montagnards Canadiens se feront entendre à bord du vapeur et des arrangements sont pris pour qu'une messe en musique de Chs. Gounod soit exécutée le dimanche dans la cathédrale de Trois-Rivières.

A la demande des citoyens de la ville de Trois-Rivières, "L'Harmonie de Montréal" donnera un concert en plein air, dans le carré Champlain.

Toutes les précautions seront prises pour procurer aux excursionnistes le confort et le plaisir qu'ils sont en droit d'attendre.

Le prix du billet est de \$1.00. Le départ de Montréal aura lieu samedi 4 août, à 7.30 h. P.M. Le départ de Trois-Rivières, le lendemain, à 4 h. P.M. Les excursionnistes arriveront à Montréal de bonne heure dans la soirée de dimanche.

Le restaurant sera tenu d'une manière convenable. Des mesures très sévères sont prises pour qu'aucune espèce de boisson forte ne se débite à bord. La plus stricte tempérance sera observée.

L'excursion de messieurs les typographes sera irréprochable sous tous rapports, si nous en croyons les membres du comité d'organisation qui nous ont fait part de leur programme. Nous ne pouvons qu'encourager le public à faire ce petit voyage d'agrément.



L'EXPÉDITION FRANÇAISE AU TONKIN : LA CITADELLE D'HANOÏ



L'EXPÉDITION FRANÇAISE AU TONKIN : UN POSTE DE PAVILLONS-NOIRS  
D'après des photographies communiquées à *l'Illustration*, par M. le comte de Tinséau



L'EXPÉDITION FRANÇAISE AU TONKIN : POSITIONS DES PAVILLONS-NOIRS SUR LE FLUVIÈRE ROUGE  
D'après une photographie communiquée à *l'Illustration*, par M. le comte de Tinseau

F. MÉNAGE

# AMOUR ET LARMES

PAR MARY

—O—

PREMIÈRE PARTIE

XVI

LA FUIE COURAGEUSE

Elle partit par une de ces fraîches matinées de septembre si pleines d'illusions, d'espérances et de charmes. Elle ne fit pas d'adieux et n'embrassa que sa mère qui la pressa longtemps dans ses bras :

—Tu peux revenir sur ton sacrifice, chère enfant, ni Dieu, ni la société ne l'exigent de toi.

—Il n'est point nécessaire que Dieu et les hommes me l'imposent, ma mère, pour que mon devoir me dise de l'accomplir. Le mari de ma sœur ne peut être le mien.

—Pauvre enfant !

—Ce serait faire supposer que j'ai gardé dans un cœur coupable un sentiment impossible, tandis qu'avec l'aide de Dieu cet attachement a changé de caractère et me permet de ne voir qu'un frère, là où j'avais follement rêvé un époux.

—Aujourd'hui, Marie, quels sont tes sentiments ?

—Toujours combattus, ils sont mes esclaves et ne se révoltent plus. Cependant, ils n'ont pas cédé légèrement. J'ai permis à mon cœur comme à ma raison de se faire entendre, et je suis certaine aujourd'hui, après un sérieux examen, que je peux vivre calme et heureuse, sereine et paisible à vos côtés et sans autre affection.

Marie parlait rarement aussi longtemps, surtout d'elle, aussi sa mère ne l'interrogea-t-elle pas davantage. Elle lisait dans les yeux résolus de la jeune fille que sa décision était inébranlable.

Elles s'embrassèrent une dernière fois avec une effusion qui prenait sa source dans un autre sentiment que celui de la séparation, et Marie quitta l'appartement de sa mère et peu après la maison.

La voiture était attelée, elle y monta promptement sans que ce départ secrètement combiné eût éveillé d'autre personne au château que la femme de service accompagnant Marie.

A deux ou trois reprises, pendant que la voiture roulait sur les allées du parc, elle eut la tentation, bien naturelle, de tourner la tête et de jeter un regard sur les fenêtres d'Amédée, elle résista prudemment à ce désir.

—Pas de retours en arrière, se dit-elle, mais du courage jusqu'au bout.

Cependant, des pensées désolées voulurent faire irruption dans son âme, elles lui présentèrent l'image de cet ami qui la chercherait au réveil, qui la demanderait tout le jour, qui l'accuserait, qui la maudirait peut-être. Elle chassa ses pensées comme elle avait chassé la tentation et leur dit :

—Je suis là par ma libre volonté, j'ai moi-même choisi mon lot : d'un mot, je peux crier au cocher : rentrons ! et il rentrera. Mais à quoi bon ? Que durerait le bonheur de ce mariage inconvenant ? Quelques jours, quelques mois. . . . Et les regrets ? . . . Ils seraient éternels.

Les champs, les vallons, les herbages baignés de rosée, tout passa sous son regard attendri ; elle imprégnait ses yeux de ces lieux animés, comme si elle les quittait pour toujours. La voiture traversa le village ; quelques chaumières s'ouvraient ; des labourers sortaient avec les instruments du travail. Ce qu'il y avait d'orageux et d'agité dans l'âme de Marie-Sophie fit place à une douce tristesse, voisine d'une heureuse et complète résignation :

—Ces gens-là limitent leur bonheur, pensa-t-elle, à un rayon de soleil que Dieu leur envoie, je ferai comme eux, Dieu m'enverra ma part.

Et sentant le froid des premières gelées blanches, hâtives dans ce climat brumeux, elle ramena son manteau sur ses épaules mal protégées, s'enfonça dans un coin de la voiture, et fit, recueillie et fervente, sa prière de chaque jour.

Pourtant, avant de quitter pour quelques semaines ce village où elle venait, tous les matins, servir Dieu et le prochain dans la personne des pauvres, Marie pensa à Virginie Capou dont elle n'avait pas eu de nouvelles, depuis la visite faite dans la compagnie d'Amédée. Non pas que mademoiselle de Ribienne se fût blessée outre mesure des propos insolents de cette vieille femme qui l'avait si souvent, et dans d'autres circonstances, injuriée, seulement elle concluait que son intervention était sans efficacité sur cette nature dégradée et qu'un autre instrument serait, entre les mains de Dieu, plus digne d'opérer cette œuvre de salut. Elle s'arrêtait dans son travail et dans sa voie au moment même de la récompense, quand, de cette terre fécondée par son dévouement, sa patience, sa charité, ses prières et ses larmes, allait sortir sa semence de vie et d'immortalité.

Voilà que sur le point de partir, Dieu jeta la pensée de cette misérable au cœur de Marie, comme une petite lumière qu'elle ne devait pas éteindre, et Marie se dit qu'il fallait parler à M. le curé de cette vieillesse délaissée.

Elle fit arrêter la voiture sur la place de l'église à l'heure où la messe, qui se célèbre au village à six heures, réunissait déjà quelques femmes. Près de l'autel de la Sainte-Vierge, agenouillée par terre, l'air humble, se tenait Virginie. Il y avait cinquante ans, au moins, qu'elle ne franchissait plus le seuil de ce lieu béni. Et c'était au moment où Marie désespérait de cette âme que, guidée par son ange gardien, la vieille femme repentante venait à l'église chercher le repos et le pardon.

Son attitude était touchante, elle avait une espèce de honte d'être là au même rang que les âmes pieuses qui ont régulièrement et purement servi Dieu. Elle tenait entre ses mains un petit cierge de deux ou trois sous qu'elle désirait et n'osait placer sur le socle où une branche de fer, disposée à cet usage, reçoit journallement ces marques de la piété des fidèles. Quelquefois elle l'avancait vers le petit clerc répondant à la messe, et celui-ci n'y prenant pas garde, elle baissait promptement la main et le regard. L'humilité sincère est une des vertus les plus touchantes du christianisme, mais elle émeut surtout dans la vieille femme dont les cheveux sont blancs, qui a l'expérience de quatre-vingts et quelques années. Marie-Sophie faillit laisser échapper un cri en voyant Virginie humble et courbée en présence de Dieu, elle sentit tout son cœur s'élever vers le ciel en actions de grâces. Il lui semblait que les anges allaient venir eux-mêmes prendre le cierge de cette pauvre vieille femme et

l'allumer en signe de cette lumière de la foi retrouvée qui l'amenait au pied de l'autel après cinquante ans d'absence.

La messe achevée, Marie-Sophie s'approcha du jeune répondant et lui indiqua du doigt la pauvre Virginie qui tendait son cierge. Le clerc le prit, le plaça et l'alluma. La vieille femme regarda radieuse la flamme qui s'élevait et montait vers le ciel, un vague sourire, comme un dernier rayon, brilla dans son regard éteint, puis, faisant une révérence à l'autel, elle sortit de l'église.

Marie, qui ne l'avait pas perdue des yeux, marcha sur ses traces, et s'écria tendrement dès qu'elle fut dans le cimetière :

—Ma mère, ma bonne mère, maintenant vous aimez le bon Dieu ?

—C'est vous qui me l'avez appris, oh ! ma chère demoiselle ! dit la mendiant s'emparant d'une des mains de Marie-Sophie et la portant à ses lèvres sans pouvoir retenir ses sanglots, tant les bienfaits de la jeune fille et l'ingratitude dont elle les avait payés, travaillaient son cœur : je n'étais qu'une misérable, et sans votre pitié je serais morte comme un chien ; tout le monde me détestait, me fuyait ; vous, au contraire, vous êtes venue comme un bon ange, sans vous dégoûter de ma vieillesse, sans vous rebuter de mes injures ; que Dieu vous bénisse d'avoir aimé la pauvre vieille femme injuriée par tous, sans enfants et sans appui, qui avait juré de mourir sans Dieu comme elle avait vécu ! Mais ça m'a remuée d'être aimée par vous, ça m'a fait une révolution : je n'y croyais pas d'abord, je vous ai bien manqué, j'ai eu la grossièreté de vous cracher à la figure, ah ! croyez à ma repentance, aujourd'hui je baiserais vos pieds comme ceux d'un ange.

Elles étaient, nous l'avons dit, dans le cimetière, et ces propos coupés de pleurs se tenaient à l'entour de la petite tombe d'Annonciade. Ils étaient comme la récompense visible du premier pas de Marie dans le sacrifice, comme l'indication de la voie à laquelle Dieu l'appelait. Elle eut beau s'efforcer de contenir les transports de la reconnaissance de Virginie, Dieu avait délié la langue de son cœur et, comme une harmonie divine, elle chanta les louanges de Marie et la combla de bénédictions.

Mademoiselle de Ribienne ne put mettre un terme à cette exaltation qu'en annonçant son départ et montrant la voiture de voyage qui stationnait aux abords de la place. Elles marchèrent toutes deux vers la grille de sortie, lorsqu'un souvenir frappant Marie, elle demanda à Virginie qu'elle intention elle avait eue en mettant un cierge à l'autel de la sainte Vierge et comment, dans sa misère, elle avait pu se le procurer ?

Virginie hésita à répondre. La question la contrariait évidemment.

Cela frappa Marie qui insista, croyant découvrir quelque merveilleux mouvement de la grâce dans une action si simple en apparence.

—Puisque vous l'exigez, ma chère demoiselle, j'vas vous satisfaire ; mais peut-être qu'ça vous offensera, j'en aurais bien du chagrin.

Marie eut comme un regret d'avoir provoqué une explication qui allait peut-être rouvrir sa blessure, car elle vit bien qu'elle était en cause ; il était trop tard pour revenir sur ses instances, elle se contenta donc de rassurer la vieille femme.

—Eh bien ! not' chère demoiselle, quelqu'un m'avait donné trois sous pour du tabac, un vil usage de jeunesse qui m'est quasi nécessaire comme du pain, mais j'en ai jeûné pour acheter cette petite chandelle, parce que je voulais bien disposer la sainte Vierge à m'obtenir une grâce.

Marie-Sophie s'émut de cette foi d'enfant enracinée au cœur de la vieille pécheresse comme un rameau vigoureux de l'enseignement paternel :

—Que voulez-vous de la sainte Vierge, ma bonne mère ?

—Qu'elle vous préserve du mariage et vous conserve pour le cortège des vierges qui marcheront à la suite de l'Agneau dans le ciel !

Marie-Sophie regarda sa vieille interlocutrice et se demanda si elle n'était pas l'oracle de Dieu ; elle baissa ensuite les yeux sur la pierre entourée de fleurs recouvrant Annonciade. . . . Les morts et les vivants lui tenaient le même langage. Pas l'amour de la terre, mais l'éternel amour de Dieu !

Fortifiée et mûrie, elle remonta dans la voiture sans hésitation, sans arrière-pensée, sans doute. La voiture partit, elle n'eut plus envie de tourner la tête.

Nous ne peindrons pas l'amère douleur d'Amédée en apprenant le départ de Marie ; elle fut proportionnée à l'affection profonde qu'il avait vouée à cette jeune fille. Quelques jours seulement restaient à passer dans cette douce et précieuse intimité, et Marie abrégait encore ce temps de bonheur. Il pensa qu'elle le fuyait ; tout à la fois son cœur en fut réjoui et tourmenté ; la fuite suppose l'affection, mais dans la circonstance présente elle pouvait être synonyme du sacrifice. Il écrivit à Marie-Sophie, la conjura de revenir, elle s'y refusa noblement. Moins que jamais, elle était accessible à une faiblesse, elle avait écouté la voix de Dieu et celle de la passion gardait maintenant le silence.

XVII

LA SŒUR DE CHARITÉ

Amédée passa par toutes les crises du découragement, d'une impuissante fureur, des plaintes, des regrets et du désespoir. Le dernier jour des vacances était arrivé ; il avait reçu sa nomination pour une chaire de troisième dans un lycée de l'Ouest, il devait se rendre immédiatement à son poste. L'âme navrée, il parcourut le parc, faisant des folies d'écolier, des enfantillages dont il eut rougi de sang-froid. Amédée s'arrêta dans la serre, il y évoqua la double image des deux sœurs qu'il avait aimées, qu'il aimait encore, dont il avait possédé le cœur. Mille déchirements accompagnaient ce souvenir. L'une de ses affections était au tombeau, l'autre fuyait. Lidée sensible de la solitude du cœur à laquelle il était condamné lui causa une amère douleur ; Marie, avec sa forte nature, son esprit si élevé, type si différent d'Annonciade en toutes choses, rayonnant, à ses yeux, comme l'image parfaite du bonheur. L'amour-propre fit une nouvelle invasion dans l'âme du jeune professeur, pour lui persuader qu'une dernière tentative serait couronnée de succès.

Les yeux fermés à la raison, il se fit conduire à la gare et prit le chemin de fer d'Alençon.

Dieu veillait sur la jeune fille qui avait si généreusement voué sa vie au sacrifice. Quand Amédée se présenta chez la vicomtesse de L., Marie-Sophie était partie avec sa domestique depuis l'avant-veille. Une épidémie de fièvre typhoïde régnant dans un village voisin et les secours manquant aux nombreuses victimes du fléau, Marie-Sophie, qui ne connaissait pas les terreurs vulgaires, s'y était immédiatement rendue. Au moment de son arrivée, la population était dans la

consternation. Un drapeau noir flottait à la flèche du clocher, pour avertir les communes environnantes de l'état pestilenciel du village ; les habitants valides établissaient des campements sur les hauteurs où ils supposaient l'air plus sain, abandonnant sans pitié les malades à la merci de Dieu et au dévouement, multiplié sous toutes les formes, des religieuses du pays.

Que pouvaient-elles, à deux, devant tant de misères, alors que les parents, refusant tout concours ? Mademoiselle de Ribienne se mit tout entière à la disposition des filles de St-Vincent de Paul ; le jour et la nuit, elle se fit leur servante et on la vit soulager les malades ou gardant les morts avec cette sérénité angélique et cette force d'âme qui dominaient dans sa nature.

Bien des yeux se fermèrent consolés par sa présence et bénissant son action ; beaucoup de malades guérirent dont la tête avait reposé sur sa poitrine aux heures de l'agonie, sur le front brûlant desquels sa main s'était posée, pour y ramener la fraîcheur, qui retrouvèrent le sommeil bercés par ses paroles douces et calmantes, ressemblant au murmure de la prière et parlant du ciel : ceux-là, Dieu les conserva pour proclamer les bienfaits de cet ange de charité.

Parfois elle fut la nuit accompagnant les religieuses par les boues et les fondrières des chemins, recevant la pluie battante, éclairée par une mauvaise lanterne qui pouvait aider à sortir du danger, mais incapable de le prévenir, à la recherche d'une misérable chaumière dans laquelle le fléau lui avait été révélé. Quelquefois elle arrivait pour voir mourir, n'ayant que le temps de dire : que Dieu ait pitié de vous ! et l'homme vivant devenait un cadavre.

Ce fut pendant cette mission, choisie par Dieu lui-même, qu'Amédée vint chercher sa belle-sœur. Il l'eût poursuivie dans un bal, dans une fête, il ne la chercha pas dans le milieu pestiféré où elle avait dressé sa tente.

De tous côtés, on vanta devant lui les vertus touchantes de cette jeune fille, il comprit qu'elle était perdue sans retour pour lui. Cependant il partit adouci : l'homme n'est pas jaloux de Dieu, et Marie était à Dieu !

Amédée jura que sa vie serait exclusivement vouée au travail et au devoir, sans affection et sans mariage. . . . Serment écrit sur l'aile du vent qui passe, et dont la trace n'est pas visible.

Tant que dura l'épouvantable maladie, Marie obtint de sa mère, trop héroïque chrétienne pour compter avec son sang, le droit de rester là où il y avait beaucoup à donner et beaucoup à souffrir.

Enfin le bras de Dieu se détourna ; les victimes tombées demandèrent grâce pour le reste du troupeau et la grâce fut accordée.

Les maisons assainies et nettoyées, chaque habitant en reprit possession avec bien des vides, hélas ! Marie-Sophie, que la maladie avait respectée, fut encore l'ange des survivants. Elle s'occupa des orphelins, des vieillards ; elle allait raconter à celui-ci la fin consolante et chrétienne d'un père et d'un ami ; chez celui-là, elle éveillait, sans le chercher, le remords de sa lâcheté dans le devoir et dans le châtiment de Dieu. Le drapeau noir disparut du clocher, un *Te Deum* fut chanté par ceux que le fléau avait épargnés.

Comblée de bénédictions, saluée comme l'ange sauveur du pays, Marie-Sophie, sa tâche achevée, reprit le chemin de Rémillac. Les mêmes lieux qu'elle avait parcourus avec trouble et agitation au départ, elle les vit avec sérénité ; ses impressions étaient changées. Les grandes scènes qui venaient de s'accomplir sous ses yeux avaient fortifié et mûri son âme en même temps qu'elles transfiguraient ses sentiments. Elle sentait qu'elle était appelée à une vocation plus haute et plus sublime que celle du mariage. Que le lecteur ne s'effraie pas, nous ne voulons pas parler de l'état religieux, mais de la virginité dans le célibat.

Nous n'avons aucune intention de mettre à nu les récits touchants de pareilles vies qui ne seraient ridicules qu'en choisissant le célibat pour s'enfermer dans un stérile égoïsme.

Telle ne fut pas, telle ne pouvait être la pensée de Marie-Sophie. Son cœur avait porté les stigmates des douleurs humaines, il était apte à aimer et à consoler. Sa tendresse, en s'élargissant au profit de tous, n'avait rien perdu de sa force. Au lieu de n'aimer qu'un mari et des enfants, elle aima, en dehors des affections naturelles, les vieillards, les infirmes, les orphelins, les abandonnés, toute cette grande famille de Dieu qui nous tend les bras.

La prière de Virginie Capou était exaucée, et, vierge sur la terre, Marie-Sophie devait escorter avec les vierges l'Agneau sans tache.

Médéric devint l'objet de ses prédilections ; elle sut faire de cette existence, qui se prolongea longtemps dans la souffrance, une existence presque heureuse. Elle devinait ses goûts, ses fantaisies, ses caprices, et les satisfaisait. Lui-même, étonné, demandait parfois :

—Comment as-tu soupçonné que je désirais ceci ?

Elle répondait avec un charmant sourire :

—Ton ange gardien m'en a averti.

Aucune agitation du passé ne venait lui rappeler au milieu de quels orages sa petite barque avait atteint le port.

Calme, sereine, sans regrets, sans désirs, soumise à la volonté de Dieu et à la volonté de tous, elle goûta en ce monde un bonheur qu'on y trouve rarement.

XVIII

LE SACRIFICE CONSOMMÉ

Amédée lui écrivait souvent. Elle n'hésita jamais à lui répondre ; elle poursuivait la sanctification d'une personne aimée ; ce but, aussi louable qu'honnête, ne pouvait alarmer sa conscience.

Les lettres, banales d'abord entre le beau-frère et la belle-sœur, prirent bientôt un caractère sérieux, Marie en profita pour tourner du côté des idées religieuses le cœur d'Amédée.

Déjà plusieurs fois ébranlé, plusieurs fois atteint par la grâce du vivant d'Annonciade, il fut, avec le secours de Marie, assez promptement vaincu.

Revenu d'une affection sans espoir, il n'en conserva pas moins toute sa vie, pour Marie-Sophie, un sentiment si fervent que la sœur Marie de la Croix, sévère en fait d'affection, l'eût appelé un culte.

Cela n'en était pas un pourtant ; c'est que deux ans après son départ de Rémillac, il annonçait son prochain mariage avec la fille de son provisionneur, jeune personne accomplie à tous égards, disait-il.

Marie-Sophie communiqua, avec quelques ménagements, cette nouvelle à madame de Ribienne ; elle pensait bien que cette bonne mère n'y serait pas insensible. Pourtant, après avoir réfléchi un instant, madame de Ribienne dit :

—Cela vaut mieux ainsi.

Marie fut toute la journée à son devoir avec le calme qui lui était habituel ; gracieuse et sereine, elle n'était jamais enjonnée, il semblait que la nouvelle du mariage d'Amédée n'eût froissé aucun des sentiments de son âme. Telle fut, telle resta la douce espérance de ceux qui l'entouraient et cependant telle n'était pas l'exacte vérité.

Le cœur sérieux qui n'avait pu aimer qu'une fois s'étonnait de ce lien nouveau auquel s'appropriait le cœur de son beau-frère.

Vers le soir, elle sortit. Longeant le parc solitaire, suivant le chemin qui conduit au village, elle entra dans le cimetière et s'agenouilla sur la tombe chérie d'Annonciade ; la lune l'éclairait de ses premiers rayons et lui donnait un touchant aspect de paix et de repos. Les saules mêlés aux ifs couvraient de leur feuillage protecteur le petit mausolée : des fleurs soigneusement entretenues l'encadraient. Marie-Sophie se recueillit dans le silence et le mystère de ce lieu où la présence de Dieu se faisait sentir vivement à son âme. En face de sa dernière épreuve, elle venait subir la son dernier combat, et assurer à jamais son triomphe sur les liens du temps.

Elle pria avec ferveur, avec générosité, elle ne se posa pas en héroïne, ne se prit pas pour une martyre, bien qu'elle eût pu être cette fiancée pour laquelle des noces se préparaient, elle avait fait ce qu'elle croyait son devoir, ce que sa conscience et sa dignité lui avaient commandé.

Et pourtant, forte et faible, chrétienne et femme, elle ne put retenir une larme lorsqu'elle murmura :

—Les hommes oublient : ma sœur, plaçons notre amour en Dieu !

FIS.

## NOS GRAVURES

### Le général Bouët et le contre-amiral Courbet

On sait que le général Bouët vient d'être nommé commandant supérieur des troupes de terre du corps expéditionnaire français au Tonkin, et le contre-amiral Courbet, commandant en chef de la division navale des côtes. Nous donnons leurs portraits dans ce numéro, et voici, à ce propos, les dates de leurs diverses promotions.

Le général Bouët, de l'infanterie de marine, est né en 1833. Il est entré au service en 1852. Sous-lieutenant en 1854, lieutenant en 1857, capitaine en 1860, chef de bataillon en 1868, lieutenant-colonel en 1871, colonel en 1875, il a été nommé général de brigade le 19 juin 1882. Il était commandant supérieur des troupes en Cochinchine, lorsqu'il a été appelé au commandement de nos forces de terre au Tonkin.

Le contre-amiral Courbet, né le 26 juin 1827, est entré au service en 1847. Aspirant en 1849, enseigne de vaisseau en 1852, lieutenant en 1856, capitaine de frégate en 1866, capitaine de vaisseau en 1873, contre-amiral en 1880. Il a été gouverneur de la Nouvelle-Calédonie et commandant en chef de la division navale de cette région.

### Le Tonkin

Ce pays est situé entre le 18 et le 23<sup>e</sup> parallèle Nord, c'est-à-dire, à peu de chose près, sous le Tropique du Cancer, à une dizaine de degrés au-dessus de la Cochinchine. De cette différence de latitudes et, aussi, des chaînes de montagne considérables qu'on trouve dans la partie septentrionale de l'Annam, résulte, entre les deux pays, une diversité de climat intéressante à signaler en ce moment. A Saigon, le thermomètre, dans les nuits les plus fraîches, ne descend pas au-dessous de 15°, et l'on n'y connaît pas l'usage des vitres aux fenêtres. Au Tonkin, au contraire, dans les plaines, le thermomètre s'approche de zéro en hiver et, dans les maisons européennes, on trouve des cheminées. Ces écarts de température, dont l'absence est si fatale à nos compatriotes en Cochinchine, rend le Tonkin très salubre. J'ai vu des compagnies d'infanterie de marine revenir à Saigon, après quelques mois de campagne à Hanoi, absolument méconnaissables, les hommes vigoureux, engraisés, ayant perdu ce teint mat et cette expression malade du regard qui se fait remarquer chez les Européens au bout d'une seule année de séjour en Cochinchine.

On a trop parlé, depuis quelque temps, de la richesse des productions végétales et surtout minérales du Tonkin pour que ce soit, ici, le lieu de s'étendre sur ce point. La France trouvera là-bas, c'est indiscutable, une de ses plus magnifiques colonies. Malheureusement, elle l'a déjà payée trop cher, et les pertes éprouvées jusqu'ici ne sont peut-être que les arrhes du sanglant marché.

Le dessin représentant l'une des portes de la citadelle ou, pour parler plus exactement, de la ville militaire d'Hanoi, indique le système de fortifications de cette place de guerre. Ces défenses consistent simplement dans une muraille en terre revêtue de briques et dans un fossé d'une largeur médiocre, mais rempli d'eau sur une profondeur de plusieurs mètres. La citadelle forme un carré long d'environ un kilomètre de côté sur la face la plus étendue. Son angle Nord-Est vient s'appuyer au fleuve qui lui a déjà amené et lui amènera encore, dans la personne de nos canonnières, de fâcheuses visites. L'angle Nord-Ouest vient toucher un lac considérable d'une dizaine de kilomètres de

tour. A l'Est, entre l'enceinte fortifiée et le fleuve, se trouve la ville marchande dont la population, réunie à celle de la ville militaire, atteint le chiffre de 150,000 habitants.

Deux de nos gravures représentent des positions des *Parillons-Noirs* sur les fleuves à l'intérieur. C'est sur une de ces hauteurs que ces soldats ont récemment attiré la petite troupe que conduisait le regretté commandant Rivière.

### Ernest de Bouteiller

Monsieur de Bouteiller, ancien député de Metz, ancien premier adjoint de cette grande ville, vient de mourir à Paris, après une longue et douloureuse maladie.

Né en 1826, M. de Bouteiller embrassa de bonne heure la carrière militaire, qu'il quitta en 1857 pour se consacrer tout entier aux affaires publiques. Elu député de Metz aux élections de 1869, M. de Bouteiller était appelé à jouer un rôle très actif lorsque la guerre survint. Enfermé dans Metz avec sa famille, il partagea le sort de la malheureuse cité. Dès le commencement de l'occupation, il rendit, en sa qualité de membre de la municipalité, d'éminents services à ses compatriotes. Plus tard, notamment lors du passage des troupes françaises au retour de la captivité, M. de Bouteiller déploya de nouveau un zèle infatigable et patriotique au service de ses compatriotes. Il dirigea avec le regretté Paul Bezanson toutes les affaires de la ville. Le zèle et le patriotisme déployés par lui lors du siège furent récompensés par la croix de la Légion d'honneur. Raconter ses luttes soutenues depuis l'hiver 1870 jusqu'en 1872 serait raconter l'histoire de Metz du premier temps de l'occupation. L'heure de la séparation d'avec sa chère ville sonna en octobre 1872. M. de Bouteiller quitta Metz avec sa nombreuse famille. Il vint se fixer à Paris, se donnant tout entier, dès lors, aux pauvres, à ses compatriotes et aux lettres ; modèle des pères de famille, bon et charitable pour tous, d'un dévouement et d'une abnégation sans bornes. Ce que M. de Bouteiller fut pour les lettres, tous ceux qui s'occupent de l'histoire le savent. Faut-il rappeler ses travaux sur Jeanne d'Arc ; sur le maréchal Fabert, le premier homme de guerre donné par Metz à la France ; sur le "Magistrat politique de Strasbourg" ?

Les obsèques de M. de Bouteiller ont eu lieu à Paris, en l'église Saint-Sulpice. Après la triste cérémonie, il a été transporté au cimetière Montparnasse, où des voix éloquentes ont rendu hommage à ses mérites et à ses services. Puis on a ramené ses restes mortels à Metz, où des funérailles dignes de lui, dignes de la France, lui ont été faites par ses compatriotes, par ses anciens et chers administrés ! Il est allé là-haut dormir son dernier sommeil dans la belle chapelle du cimetière de Plantières, où repose déjà le général de Bouteiller, son père.

### Madame Dica-Petit

L'intéressante reprise du beau drame d'Alexandre Dumas père, *Henri III et sa cour*, représenté en ce moment au théâtre de la Gaîté, nous fournit l'occasion de donner à nos lecteurs le portrait de la charmante artiste.

Madame Dica-Petit, qui reparait pour la première fois depuis plusieurs années sur une scène parisienne, a bien voulu se consacrer à l'interprétation du rôle de "la duchesse de Guise," et elle s'y montre parfaite en tous points, en y déployant toutes les ressources d'un talent complet. Nous avons conservé le souvenir d'une charmante actrice, et nous retrouvons une comédienne au jeu convaincu et saisissant, aux attitudes pleines d'un charme captivant et harmonieux, à la voix délicieusement timbrée, modulant les notes amoureuses du rôle avec un charme exquis.

L'accueil fait à Mme Dica-Petit, au moment de sa réapparition, a été des plus chaleureux.

C'est plaisir que de suivre les nuances de ce jeu sobre, toujours juste, où la grâce et la force se mêlent, sans heurt, avec ces transitions savantes qui font croire au spectateur qu'il assiste à quelque épisode réel, et qui changent le songe de l'écrivain en une poignante réalité.

Particularité assez curieuse : c'est dans une pièce d'Alexandre Dumas père, la *Jeunesse des Mousquetaires*, que Mme Dica-Petit a fait ses premiers débuts.

Elle tenait le rôle de la Reine.

Dans la dernière pièce du même auteur, elle jouait le rôle principal : *Mme de Chamblay*.

C'est encore dans une œuvre de Dumas qu'elle fait cette année sa rentrée sur la scène de la Gaîté. A Pétersbourg, elle a joué tout le répertoire de M. Dumas fils, et, avec une prédilection marquée, le rôle écrasant de "la princesse de Bagdad."

—Un requin de forte taille a été pris à Long Branch (E.-U.), près de l'hôtel United States. Depuis cette capture le nombre des baigneurs a beaucoup diminué.

## DE TOUT UN PEU

L'eau contenant de la glace est la meilleure pour la trempe de l'acier.

L'éclairage parfaitement séché et débarrassé de sa sève peut être employé dans la fabrication des tinettes à beurre ; il conserve le beurre dans d'aussi bonnes conditions que le frêne.

La force de l'armée anglaise actuellement en Egypte est de 7,197 soldats et 179 officiers, dont 505 artilleurs, 485 cavaliers et 196 ingénieurs. Le 11 juin dernier, 547 soldats étaient malades dans les hôpitaux.

Combien en compte-on, parmi ceux qu'on oblige, que la nécessité d'être reconnaissant porte à l'ingratitude ! Aussi Racine disait-il, un jour, à un ami :

—Vous m'obligez, mais cependant je vous aimerai encore.

Dans un accès de profonde mélancolie, Gomi-Gomi s'écriait dernièrement :

—On ne saura jamais combien les gens qui ne sont jamais venus au monde sont heureux !

Les usages du bon vieux temps ne sont pas complètement abandonnés. Les salons anglais ne sont plus guère éclairés au gaz ; les lampes modérateurs, au colza, qui, du reste, sont toujours employées en France, l'ont en grande partie remplacé.

Suivant un travail récent, lu à l'Académie des Sciences, à Paris, le café n'a aucune influence sur la digestion, mais agit seulement sur le cerveau et les nerfs vasomoteurs. Une stimulation trop violente de ces nerfs peut entraîner la paralysie, et cette maladie peut souvent être attribuée à un usage immodéré du café. Pris modérément il donne de bons résultats en stimulant légèrement le cerveau et le système nerveux.

Un correspondant irlandais nationaliste écrit au *Sun* de New-York, pour lui annoncer qu'il ne peut faire apprendre l'astronomie à son enfant parce qu'il est question de la constellation du Lion. Il ne veut pas que son fils apprenne rien qui se rattache à la tyrannie britannique, et il fait appeler aux savants américains pour qu'ils amendent les sciences de telle manière que ses sentiments ne soient plus exposés à être aussi odieusement froissés.

Si ce n'est pas un comble, celui-là.

Les mines de la Nouvelle-Ecosse et du Cap Breton suivent un mouvement de prospérité allant toujours en augmentant. L'exportation du charbon par les ports de Sydney et de Nord-Sydney, depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au 2 juin, montre une augmentation considérable sur l'exportation faite pendant la période correspondante de 1882. Voici les chiffres :

	Tonnes	Vaisseaux
1883.....	31,335	196
1882.....	14,536	85

De 1863 à 1872, il est mort en Angleterre 10 personnes laissant à leurs héritiers éplorés plus de £1,000,000 ; 53 laissant plus de £500,000, et 161 qui ne purent se faire pleurer que pour £250,000. Pendant la décennie suivante de 1873 à 1882, les héritiers ont encore été mieux traités que par le passé : 13 personnes laissant plus de £1,000,000 ; 56 plus de £500,000, et 191 plus de £250,000. Suivant le *Spectator*, le nombre des fortunes s'élevant de £100,000 à £250,000 a tellement augmenté depuis quelques années, qu'on ne pourrait le citer sans être taxé d'exagération.

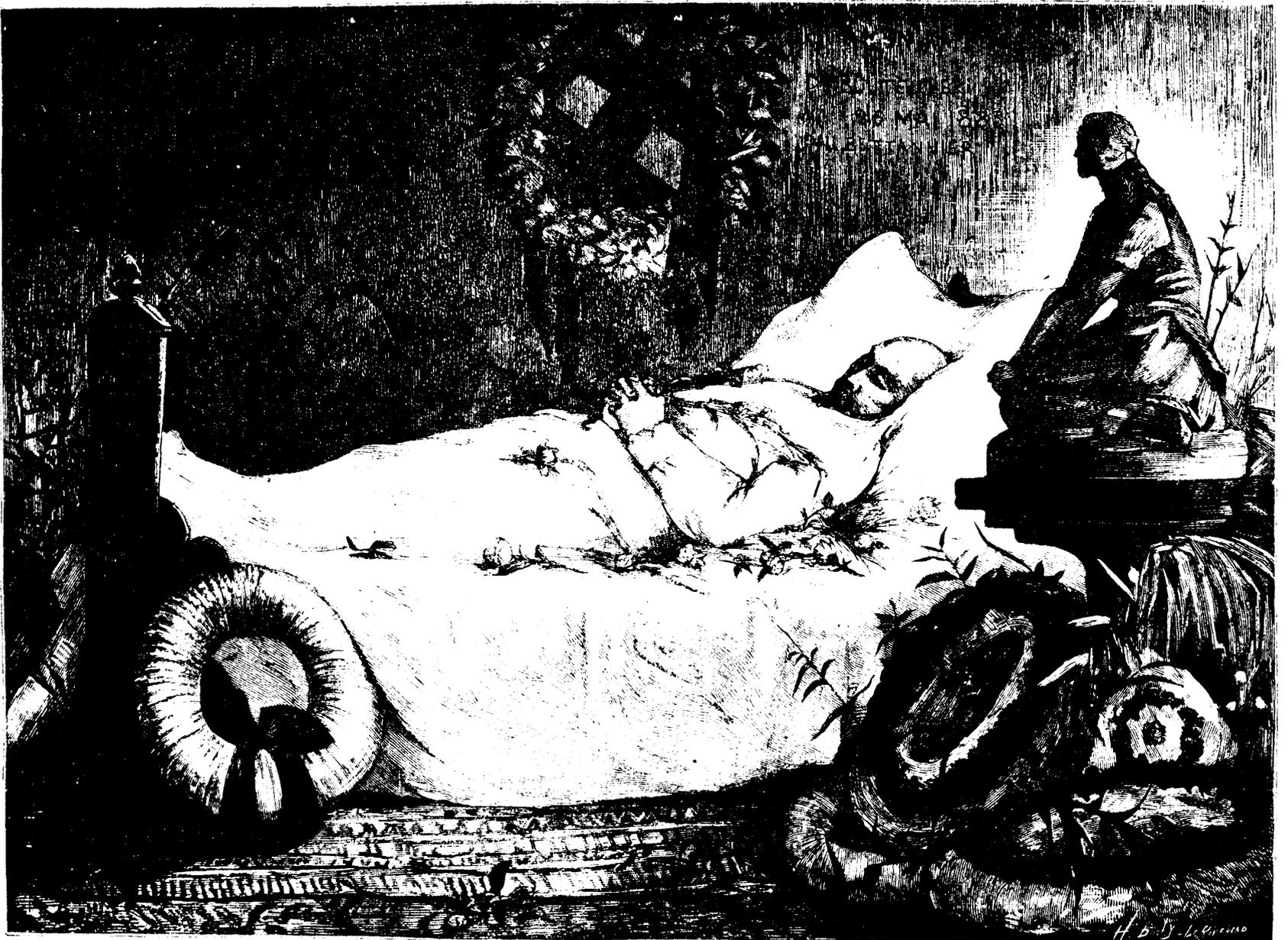
L'édition annuelle de la *Hierarchie catholique*, qui vient de paraître à Rome, constate que les hauts dignitaires de cette hiérarchie sont au nombre de 1,229, comprenant 62 cardinaux, 9 patriarches, 783 archevêques et évêques de rites latin et oriental, 343 archevêques et évêques *in partibus*, 26 patriarches, archevêques et évêques sans sièges et 6 prélats *nullius in diebus*. Le cardinal le plus âgé est Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen (84 ans) ; le plus jeune, le cardinal Czacki (49 ans).

La couleur des bouteilles a une influence capitale sur les liquides qu'elles renferment. Les liqueurs mêmes de qualité supérieure, acquièrent un goût désagréable lorsqu'elles sont renfermées dans des bouteilles de verre transparent ; tandis que celles mises dans des bouteilles de couleurs foncées ne changent pas alors mêmes qu'elles sont exposées aux rayons directs du soleil.

Il résulte de cette observation que les bouteilles de verre opaque, rouge, orange, jaune, vert, etc., sont préférables quant à la conservation du contenu, que les bouteilles transparentes ou de couleur bleue ou violette.



M<sup>me</sup> DICA-PETIT, rôle de la duchesse de Guise, dans le drame d'Alexandre Dumas : « Henri III et sa Cour », représenté à la Gaité. — (Dessin de M. G. Vuillier.)



M. E. DE BOUTEILLER, ancien député de Metz, sur son lit de mort. — (Dessin de M. Bettannier.)

**NOUVELLES DIVERSES**

—L'état de M. le comte de Chambord s'est un peu amélioré.

—Le prince de Monaco a offert de céder à la France, cette principauté, pour 10,000,000 de francs.

—On assure que les récoltes dans les cantons de l'Est, donneront un bon rendement.

—Le *Times* de Londres avoue que M. Parnell comptera 84 partisans dans la nouvelle Chambre.

Le navire *Westminster*, parti de Québec pour Liverpool, a été abandonné en mer.

—Les nouvelles des houblonnières ne sont pas très bonnes, et on craint que la récolte ne laisse beaucoup à désirer.

—Les Canadiens-Français de l'Etat de New-York se préparent à tenir en grande pompe une importante convention le 9 août prochain.

—Le cabinet espagnol considère comme favorable le projet de la France de creuser un tunnel sous le détroit de Gibraltar.

—Charles Heywood Stratton, le nain célèbre connu sous le nom de Tom Pouce, est mort d'apoplexie, à l'âge de 45 ans.

—A la demande de leur gouvernement, des officiers japonais ont été autorisés à suivre les opérations du corps expéditionnaire français du Tonquin.

—Sarah Bernhardt, en ce moment en représentations au Gaiety Theatre, à Londres, y a obtenu un énorme succès. Le prix des places a été triplé.

—Le 58ème régiment d'infanterie anglaise a reçu ordre de se rendre à Durban pour y protéger les intérêts de l'Angleterre.

—De nombreuses poursuites pour dommages et intérêts ont été intentées contre les commissaires, par des personnes qui ont été blessées lors de l'accident du pont de Brooklyn.

—On a essayé, à Dublin, de mettre le feu à une maison appartenant à James Carey, le dénonciateur irlandais. La police a empêché l'exécution de ce dessein.

—On a transporté à l'île d'Orléans les canons de gros calibre dont vont se servir, pour s'exercer au tir, les volontaires qui doivent prendre part au concours de Shoeburyness.

—On a réparé le câble sous-marin qui relie les îles de la Madeleine et du Cap Breton. On est en voie de réparer celui qui communique entre le Rocher aux Oiseaux et la Grosse Isle.

—La persécution contre les juifs continue en Russie. Ces jours derniers encore, on a torturé et massacré plusieurs de ces malheureux dans une ville russe de la Volhynie, Ostrog.

—Le gouvernement espagnol a demandé aux Cortès un crédit d'un million de pesetas destiné à couvrir les frais de l'adoption de toutes les mesures requises pour empêcher le choléra de pénétrer en Espagne.

—On dit que l'on vient d'exhumer le cadavre d'une femme, à la Baie St-Paul, pour en faire l'examen, car on soupçonne qu'elle a été empoisonnée par une autre femme.

—Pendant les deux jours de représentation du cirque de Barnum, environ 30,000 personnes ont voyagé sur le tramway de la rue Notre-Dame. Les recettes de la compagnie des chars urbains ont été de \$2,000.

—MM. Martineau et Fauteux ont obtenu le contrat pour la construction de la nouvelle église de Varennes, pour \$173,000. Les plans de l'édifice ont été préparés par MM. Perrault et Ménard, architectes de cette ville.

—Les récoltes ont une belle apparence. L'herbe est en grande abondance et deux fois plus considérable que l'an dernier. L'avoine promet bien et les patates, quoique petites, sont exceptionnellement belles.

—L'élection de M. Maurice Bastien Arnionlen, comme chef de la tribu des Hurons de Lorette, en remplacement du défunt Paul Tahourenché, a été ratifiée par le département des sauvages à Ottawa.

—Dernièrement a eu lieu à Sainte-Louise, comté de L'Islet, la bénédiction de trois cloches destinées à l'église paroissiale. Les parrains et marraines étaient au nombre de vingt-quatre. Les cloches pèsent l'une 1,200 livres et les autres 900 et 600 livres.

—La paroisse de Ste-Rose doit construire incessamment un magnifique presbytère en pierre de taille à trois étages, avec dépendances curiales, etc. C'est un édifice qui fera honneur à ce beau village. MM. Poitras et Roy, architectes de Montréal, ont préparé les plans et devis des travaux.

—Il y a toujours une forte demande d'ouvriers à Winnipeg. Le syndicat du Pacifique a l'intention d'employer 25,000 hommes l'hiver prochain à la construction du chemin de fer à travers les Montagnes-Rocheuses. On a aussi besoin de beaucoup d'hommes pour les travaux de ferme.

—L'ex-père Hyacinthe, aujourd'hui M. Loyson, doit s'embarquer le 25 août sur le steamer anglais *Arizona*, avec sa famille, pour l'Amérique, où il viendrait donner des conférences dans les principales villes des Etats-Unis.

—Deux frères du nom de Lord, âgés respectivement de 15 et 13 ans, se sont noyés, en se baignant, à la Rivière-du-Loup (en bas). Un jeune homme de 16 ans, fils de madame veuve Marchand, a péri aussi, victime de son dévouement, en voulant sauver ces infortunés. Les trois cadavres ont été retrouvés.

—Lorsqu'il arrive un incendie au Chili, les autorités arrêtent promptement le propriétaire de la maison incendiée et le retiennent prisonnier jusqu'à ce qu'une enquête établisse son innocence, et ce, même dans le cas où la maison n'est pas assurée.

—Une délégation composée de M. le sénateur Guèvremont, de M. Chs. Dorion, commissaire et de M. W. H. Chapdelaine, secrétaire de la commission des écoles de Sorel, et accompagnée de M. l'abbé Dupré, s'est rendue ces jours derniers auprès de Monseigneur de Saint-Hyacinthe, relativement à la fondation d'un collège classique dans la ville de Sorel. Les délégués ont été on ne peut plus cordialement accueillis par Sa Grandeur, qui leur a donné les plus belles espérances.

—Kalamazoo, Mich., fév. 1883.—Je suis convaincu que tout ce qui a été dit en faveur des Amers de Houbion n'est pas exagéré. Toutes les personnes qui en font usage font leur éloge et les recommandent d'une manière toute particulière. Depuis leur introduction sur le marché j'en tiens toujours par devers moi une certaine quantité, car elles se vendent beaucoup plus facilement que les autres préparations médicales patentées. J'ai opéré des cures presque merveilleuses avec les Amers de Houbion, résultats qu'il m'eût été difficile d'obtenir en employant d'autres remèdes.

J. J. BABCOCK, M.D.

**Une charmante histoire circassienne sur un baiser**

Un homme suivait une route et une femme en suivait une autre. Les routes s'unissaient plus loin et n'en formaient qu'une seule et l'homme et la femme se rencontrant au point de jonction, continuèrent à marcher ensemble. L'homme apportait une grosse chaudière en fer sur son dos ; dans une main il tenait les pieds d'un poulet vivant, dans l'autre une canne, et il conduisait devant lui une chèvre. Ils approchaient d'un ravin sombre et la femme dit :

—J'ai peur de traverser ce ravin avec vous ; c'est un endroit solitaire, et vous pourriez me prendre un baiser par force.

L'homme répondit :

—Comment pourrai-je prendre un baiser par la force, quand j'ai cette grosse chaudière sur le dos, une canne dans une main, un poulet vivant dans l'autre, et que j'ai une chèvre à conduire ? C'est comme si j'avais les mains et les pieds liés.

—Oui, répondit la femme, mais si vous plantiez votre canne dans la terre et que vous y attachiez votre chèvre, que vous renversiez votre chaudière et mettiez dessous votre poulet, vous pourriez alors me prendre méchamment un baiser en dépit de ma résistance.

—Je te félicite de ton ingénuité, ô femme ! se dit l'homme d'un air réjoui, je n'aurais jamais eu l'idée d'un pareil expédient.

Et quand ils arrivèrent au ravin, il planta sa canne dans la terre et y attacha sa chèvre, donna le poulet à la femme en disant :

—Tenez-le jusqu'à ce que je coupe de l'herbe pour la chèvre.

Et alors, dit la légende, mettant à terre la chaudière, il mit dessous le poulet et déroba méchamment un baiser à la femme comme elle l'avait tant redouté.

**Naissance**

En cette ville, le 24 courant, la dame de M. A. LePailleur, une fille.

**LES ECHECS**

Montréal, 26 juillet 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

**SOLUTIONS JUSTES**

No 365.—MM. J. T. Boivin, Saint-Jérôme ; F. Gingras, Ed. L., Trois-Rivières ; L. O. P., Eugène-M. Ladouceur, Sherbrooke ; L. I. Tougas, Toronto ; C. H. Provost, Ottawa ; H. Bégin, S. Tudeu, O. Pigeon, V. Gagnon, Québec ; Honoré M., Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P., Sorel ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, E. Lafrenai, P. Maurien, L. argis, D. Fabien, Montréal ; G. P., Arthabaska ; I. L., Saint-Jean.

**L'ART DU PROBLEME**

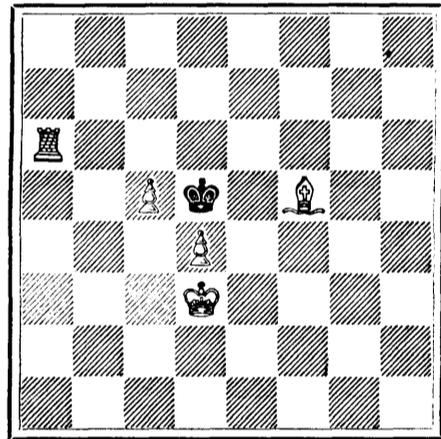
Les maîtres, à diverses reprises, ont établi des règles générales pour nous guider dans l'art de composer des problèmes d'échecs, et tous admettent que pour réussir il faut d'abord imaginer l'échec et mat qui doit ensuite servir de base au problème. Toute position qui permet d'arriver à l'échec et mat peut être le point de départ d'un problème, à condition toutefois d'émailler sa marche de difficultés, tout en lui gardant sa justesse, son plus bel apanage.

La difficulté des combinaisons enrichit beaucoup un problème, mais il ne faut jamais sacrifier la justesse, et voici ce qu'il faut entendre par ce mot :

1o. Le coup d'ouverture doit être unique ; 2o. pour chaque mode de défense des noirs, l'échec et mat des blancs doit se donner d'une seule façon. Nous désirons bien faire comprendre à nos lecteurs que la beauté d'un problème croît en raison de la variété des combinaisons, mais, dans chaque cas, le coup décisif des blancs doit être unique ; par exemple, il ne convient jamais de terminer un problème par un coup double : F 6e T ou 5e C échec et mat ; 3o. chaque pièce, dans l'attaque et la défense, doit avoir son usage propre, et moins l'échiquier est encombré, plus le problème a de mérite.

Que l'amateur applique ces diverses règles dans la disposition de ses pièces, et bientôt, avec un peu de pratique, il réussira à mettre au jour des problèmes variés et difficiles à résoudre. Nous ferons mieux comprendre notre pensée par un exemple. Supposons qu'après quelques moments de réflexion, nous avons trouvé la position "échec et mat" du diagramme ci-dessous :

NOIRS.—(Diag. A)



BLANCS

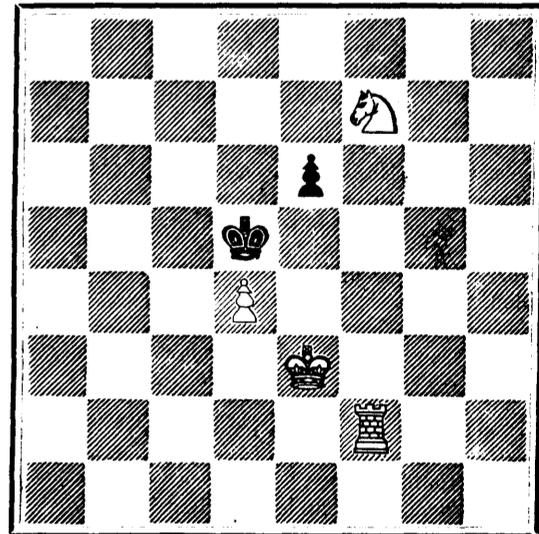
Nous voulons faire échec et mat en trois coups en amenant le F à 3e CD. Tout d'abord, nous avons le choix de trois échecs et mat ; il faut réduire ce nombre sans changer en rien l'idée de notre problème. Nous y arrivons en plaçant le R à 2e FD, ce qui nous donne un bon coup d'ouverture et jette un peu d'ombre sur la marche projetée du F vers la case heureuse 3e CD.

(A suivre.)

**PROBLÈME No. 366**

Composé par M. PRÉVOT.

NOIRS.—2 pièces



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

**SOLUTION DU No. 365**

Blancs

1 P 8e F fait C  
2 C ou D, échec et mat.

Noirs

1 R joue

**Sommaire de la "Revue de la Mode" du 8 juillet**

**GRAVURES :** Chapeau Béatrix.—Sachet à mouchoirs.—Corbeille à ouvrage (trois dessins).—Tabouret de pieds (deux dessins).—Deux dentelles en lacet.—Cinq meubles d'été; Guérite en osier, table forme éventail, étagère en spirale, fauteuil en osier, fauteuil en bambou.—Désabillé d'intérieur.—Dos des deux gravures de la planche coloriée.—Costume pour fillette.—Costume pour petit garçon.—Manteau de voyage.—Pelisse manteau.—Deux toilettes pour jeune fille.—Costume pour fillette de six ans (devant et dos).—Costume de yacht.

**TEXTE :** Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—L'Arbre d'or (conte).—Le Gant et la Main (suite).—Une décoration pour les femmes.—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

**COUVERTURE :** Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Bouts-rimés.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

**GRAVURE COLORIÉE :** Trois toilettes, dont une d'enfant.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

**Sommaire du "Monde Illustré" du 7 juillet**

**TEXTE :** Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : Au Tonkin; la prise de Nam-Dinh.—Le Corps de garde, tableau de M. Charlemont.—La Main noire (mano negra) Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récitations de famille.—Le Monde financier.—Echecs, rébus et solutions.

**GRAVURES :** Tonkin; la prise de Nam-Dinh.—capitaine Dupommier s'élançant vers la porte de la demi-lune. Plan de la citadelle de Nam-Dinh.—Le Corps de garde, tableau de M. Charlemont.—En Espagne : Le procès de la Main noire (mano negra); supplice infligé par les affiliés aux délateurs).—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

**A LA MAISON**

—C'est de votre faute si vous restez malade quand vous pouvez vous guérir au moyen des Amers de Houblon.—*Fail.*

—La femme la plus faible, l'enfant le plus chétif et l'invalidé le plus malade peuvent faire usage des Amers de Houblon en toute sûreté et ils en retireront le plus grand profit.

—Tous les vieillards travaillés par les rhumatismes, les maladies des rognons ou toute autre souffrance deviendront bientôt mieux en se servant des Amers de Houblon.

—Ma femme et ma fille ont été guéries par l'usage des Amers de Houblon et je les recommande à mes ouailles.—Clergyman méthodiste

—Demandez à n'importe quel médecin si les Amers de Houblon ne sont pas le meilleur remède du monde.

—La fièvre, la malaria, les maladies aiguës ou bilieuses quittent votre voisinage sitôt qu'elles voient arriver les Amers de Houblon.

—Ma mère a été guérie d'une paralysie et d'une névralgie de tout le système au moyen des Amers de Houblon et vous ne serez jamais malade.

—L'eau glacée est rendue non malfaisante et vivifiante par l'Addition des Amers de Houblon.

—Les Amers de Houblon rendent la vigueur aux jeunes gens, aux vieillards et aux infirmes.

**VARIÉTÉS**

Nous sommes dans le midi, dans la patrie des expressions pittoresques !

Un vieux paysan se meurt. Sa famille autour de lui rangée, interroge le médecin du regard.

—Mes amis, dit le patricien, dans une heure il aura cessé de vivre.

—Dans une heure ! exclame la femme du moribond, et notre fils aîné qui ne peut être ici que dans deux heures..... à cause du marché !

Et montrant le mourant au docteur, elle ajoute :

—Est-ce que vous ne pourriez pas l'aider jusque là ?

Entendu hier :

Un ivrogne affreusement pâle :

—Je crois... que je vais faire comme Bazaine... et rendre mes canons.

Chez le barbier-coiffeur.

Un client vient de se faire couper les cheveux, et le perruquier a littéralement tondu le patient, qui se récrie et s'emporte :

—Mais sapristi, je ne vous avais pas dit de me raser la tête !...

—Monsieur trouve ses cheveux trop courts ?

—Parbleu...

—Hé bien, fait imperturbablement le perruquier : nous allons tâcher d'arranger ça !!

En cour d'assises :

Une femme est accusée d'avoir empoisonné son mari avec de l'arsenic. Elle s'est décidée à entrer dans la voie des aveux.

—Il résulte de l'autopsie, lui dit le président, que le corps de votre mari contenait une quantité de poison suffisante pour tuer quatre personnes.

—Le pauvre homme ! répond l'accusée avec un grand calme, il a toujours été un grand mangeur !...

Un de nos chirurgiens les plus distingués prodigue ses soins désintéressés à ses nombreux amis.

La plupart, désireux de s'acquitter envers lui, au lieu d'honoraires, lui offrent, qui un bronze ravissant, qui un tableau de maître.

Notre Esculape n'a garde de refuser ces précieux objets.

—C'est ce qu'on appelle, dit un de ses familiers, soigner ses malades pour l'amour de l'art.

Un client arrive chez le docteur Purogeroide.

—De quoi souffrez-vous ? demande le prince de la science.

—Je ne sais pas, je ne suis pas à mon aise...

—Quelle vie menez-vous ?

—Voilà, docteur ; je travaille comme un bœuf, je mange comme un loup, je suis fatigué comme un chien, je dors comme un loir.

Le docteur avec bonhomie :

—Moi, dans ce cas-là, j'irais voir un vétérinaire ?

—Il y a encore dans les campagnes, me disait Guibollard, des cas de fécondité vraiment extraordinaires. J'arrive de Normandie où j'étais allé louer un chalet pour la saison des bains. Eh bien ! on m'a montré, chez un pêcheur, trois enfants jumeaux... de la même mère !

**QUELQUES COMBLES**

Le comble de la probité :

Se refuser à passer par une porte dérobée.

Le comble du scrupule pour un professeur :

Refuser d'apprendre l'histoire naturelle à des enfants légitimes.

Le comble de l'insolence architecturale :

Demander à un bossu la clé de sa voûte...

**JEU DE DAMES**

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 26  
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pisonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

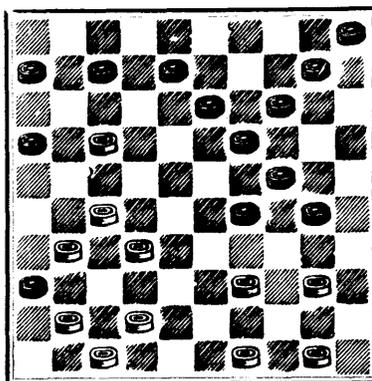
Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Laramanche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

**PARTIE FRANÇAISE PROBLÈME No 27**

Composé par M. E. Bouchard  
**NOIRS**

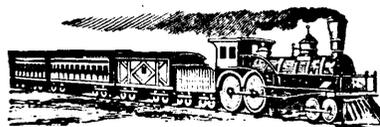


**BLANCS**

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 25

Blancs—22 à 18, 28 à 17 pr ; 33 à 28 38 à 7 pr 3, 37 à 31, 39 à 33, 35 à 2 pr 3 et gagnent.



**Chemin de Fer Intercolonial**

**Arrangements d'été**

COMMENÇANT LE 25 JUIN 1883

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	2 15 p. m.
Cacouna.....	12 41 "
Trois-Pistoles.....	1 22 "
Rimouki.....	3 07 "
Little Metis.....	4 03 "
Campbellton.....	7 23 "
Métapédia.....	6 55 "
Dalhousie.....	8 00 "
Bathurst.....	9 50 "
New-Castle.....	11 32 "
Monoton.....	2 05 a. m.
Saint-Jean.....	6 00 "
Halifax.....	10 01 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.15 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Passabiatic, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédia, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,  
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,  
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,  
Surintendant en chef.  
Moncton, -B., 25 juin 1883.

**LA POUDRE ALLEMANDE**

SURNOMMÉE

**THE COOK'S FRIEND**

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

**70 CARTES DE VISITES** avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse STEVENSON & BROS., boîte 22, Northford Ct.

**Mousseau, Archambault & Lafontaine,**

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)  
**MONTREAL**

Hon. J. A. MOUSSEAU, | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.  
C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

**LA COMPAGNIE**

**LITHOGRAPHIQUE - BURLAND**

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

**3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY**  
**MONTREAL**

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

- Elle possède en outre
- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patentée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 2 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.  
G. B. BURLAND,  
Gérant.

**" L'OPINION PUBLIQUE "**

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.